

# Conférence annuelle de la CASCA 2021 : Discours inaugural

## Les ossements noirs comptent : Notes pour un humanisme radical en anthropologie

Kamari Maxine Clarke  
*University of Toronto*

### La banalité des os

En 1985, les sœurs adolescentes Delisha et Tree Africa vivaient à Philadelphie Ouest, dans un habitat communautaire fondé par une organisation révolutionnaire du nom de MOVE. D'abord appelée « Christian Movement for Life » (Mouvement chrétien pour la vie), puis rebaptisée MOVE au début des années 1970, l'organisation associait les philosophies du nationalisme noir à un mode de vie axé sur l'alimentation crue, l'agriculture urbaine et l'opposition au capitalisme et à la science moderne. Fondée par Vincent Leaphart (1931-85), plus tard connu sous le nom de John Africa, MOVE faisait partie d'une série de groupes de conscience noire qui prônaient la vie en communauté et les politiques écologiques. Le 13 mai 1985 cependant, cette formation communautaire a pris fin.

Les voisins avaient déposé plainte en raison de la présence importante d'animaux sur la propriété, l'accumulation de déchets autour de la maison, l'utilisation d'un mégaphone pour diffuser des conférences communautaires basées sur les enseignements de John Africa ainsi que le refus du groupe de payer ses factures d'eau et d'électricité. De ce fait, la ville avait émis un mandat de perquisition et la police avait été envoyée dans l'enceinte de MOVE. Lorsque les membres de MOVE se sont opposés à la perquisition, les policiers ont donné l'assaut avec des armes de type militaire, tout en sachant que des enfants étaient présents. Les maisons ont été arrosées de tirs d'artillerie et de gaz lacrymogène,

les murs criblés de balles. Une fusillade s'est ensuivie, et certains membres du groupe sont restés piégés dans la maison. Des rapports contradictoires indiquent que les membres qui ont tenté de s'échapper ont essuyé les tirs de la police. Peu après, un hélicoptère a largué des explosifs de type C4 sur les maisons, déclenchant un incendie qui s'est propagé rapidement. À la fin de l'assaut, six adultes et cinq enfants étaient morts, y compris les sœurs Delisha, Tree et Netta Africa.<sup>1</sup>

L'appareil de surveillance de l'État, conjointement avec la militarisation de la police responsable de la mort de onze membres de la famille MOVE, s'inscrit dans l'histoire plus vaste de la surveillance par la CIA des organisations de lutte pour l'émancipation des Noirs dans la foulée du mouvement des droits civiques des années 1950 et 1960. Or, ces appareils s'appuient sur quatre cents ans de racisme anti-Noir. Du passé de l'esclavage et de la dégradation jusqu'au travail forcé dans les prisons, au lynchage, à la ségrégation et à l'incarcération de masse, la violence contre les Noirs est ancienne. Elle s'est vue renforcée non seulement par des lois fédérales, étatiques et municipales, mais aussi, comme l'ont montré plusieurs chercheurs dont Simone Browne (2015) et Christina Sharpe (2016), par des mécanismes sociaux et politiques de surveillance et de production de preuves qui dévalorisent les vies des personnes noires et racisées.

Après le bombardement de 1985, les restes de la plupart des onze défunts ont été restitués aux membres de la famille MOVE afin qu'ils puissent être enterrés. Or, ceux de Tree et Delisha ont été conservés à la morgue de la ville pendant plus de six mois. Ali Hameli, médecin légiste mandaté par la ville de Philadelphie, a confirmé que les corps extraits des décombres appartenaient à six adultes et cinq enfants. L'analyse des os et des dents l'a amené à conclure que certains appartenaient à Delisha Africa, une enfant d'environ douze ans, et d'autres à Katricia « Tree » Africa, âgée d'environ quatorze ans. Cependant, Ali Hameli n'a pas réussi à identifier certains os du bassin et du fémur, ceux-ci étant brûlés au point d'être méconnaissables. Les responsables de la ville ont par conséquent sollicité le professeur Alan Mann, anthropologue judiciaire à l'Université de Pennsylvanie, pour les aider à en faire l'analyse. Mais Mann n'a finalement pas pu déterminer à laquelle des deux filles appartenaient les os.<sup>2</sup>

Les membres de la famille Africa pensaient avoir enterré Tree avec sa sœur Netta en décembre 1985. Ils croyaient que l'État avait inhumé Delisha en septembre 1986. Or, certains des ossements des fillettes ont été conservés au Penn Museum jusqu'en 2001, année où Alan Mann a obtenu un poste à Princeton et emporté les restes avec lui. En 2016, la professeure Janet Monge,

ancienne étudiante de Mann, s'est vue confier la garde des restes après la retraite de celui-ci, sans que la famille Africa ne soit mise au courant. Elle a ramené les os au Penn Museum et, entre 2016 et 2019, a poursuivi les recherches pour déterminer l'âge au décès. Tout au long de cette période, Monge a fait la navette entre Princeton et Penn, donnant des cours d'anthropologie biologique dans lesquels elle procédait à des études de cas qui consistaient à évaluer l'âge des os de manière à identifier celle des deux filles à laquelle ils appartenaient. Le 2 juillet 2021, après que la nouvelle de leur utilisation continue dans les salles de classe universitaires avait attiré l'attention des médias, les restes de Tree et Delisha ont enfin été restitués à la famille MOVE.<sup>3</sup>

Un mois auparavant, la professeure Monge avait publié une vidéo la montrant en train de manier les os de Delisha et Tree Africa lors d'un cours donné à Princeton. Dans cette vidéo, Monge apparaît avec une étudiante de premier cycle, Jane Weiss, qu'elle décrit comme « la personne qui a fait l'examen le plus minutieux [des ossements] ». Dans sa thèse de premier cycle, Jane Weiss s'est en effet penchée sur la question non résolue de l'âge des restes. Alors qu'elles manipulent les os, les deux femmes discutent avec un détachement scientifique de l'âge des personnes auxquelles ils ont appartenu. « Quatorze ou seize ans, c'est ça ? » demande Weiss.

« Plus, je dirais, dans la catégorie des dix-huit ans et plus », suggère Monge.<sup>4</sup>

Réagissant à la vidéo qui avait été diffusée, Mike Africa, le frère survivant de Tree et Delisha,<sup>5</sup> a fait cette déclaration à la presse : « Personne ne vous a donné le droit de faire ça, montrer leurs os à la caméra. Ce n'est pas comme ça qu'on traite nos morts. C'est révoltant. La professeure d'anthropologie tient les os d'une jeune fille de quatorze ans dont la mère est toujours en vie et en deuil ».

Des musées du monde entier détiennent des collections de restes humains en attente de rapatriement. Ces collections regorgent de crânes d'Autochtones et de Noirs. Encore aujourd'hui, des milliers d'esclaves noirs américains sont hébergés dans la collection problématique de Samuel Morton au Penn Museum (Mitchell 2021).<sup>6</sup> Le processus de restitution est complexe. Il implique de reconnaître les vies des personnes et les contextes dans lesquels leurs restes ont été prélevés, et il permet aux défunts de reposer dans la dignité culturelle du rite et de l'inhumation. Il est rarement mis en œuvre.

J'ai commencé mon exposé par une histoire sur le travail performatif qui transforme les sujets en objets et sur l'éviscération nécessaire à la reconfiguration ontologique des personnes en ossements. Les os ne sont

évidemment pas le seul moyen par lequel le sujet est détaché de l'objet de la science. Il existe une histoire bien documentée de scandales autour des multiples formes d'expérimentations qui ont été menées sur les Noirs au nom de la médecine (Doucet-Battle 2016; Washington 2006).<sup>7</sup> Or, en anthropologie biologique, ces histoires passent essentiellement par les restes squelettiques. Les os comme les corps qui les contiennent sont polyvalents; ils sont le « matériau » qu'utilisent les sciences anthropologiques pour comprendre le passé et l'avenir au moyen de méthodes prédictives. Mais les os sont aussi un indice d'attachements humains et de relations qui vont au-delà de la vie et de la mort. Ils font communauté dans la mesure où ils sont la preuve culturelle d'une descendance et donc d'une continuité familiale et historique. Nous pleurons la mort des êtres chers. Nous nous remémorons ce qu'ils ont apporté à nos vies, à notre communauté, à notre personne (Derrida 2001). Le deuil est également un acte de rapprochement avec les défunts. Mais pour la professeure Monge, dont l'allégeance première va à sa discipline et non pas nécessairement à ses sujets morts, il n'y a pas de connexion avec l'histoire ou de relation à pleurer. Les os de Delisha et Tree ne sont que des os, des objets qui servent à résoudre des problèmes scientifiques. Le savoir qu'elle est chargée de transmettre n'est pas celui qui relie entre elles les émotions et les traditions. Monge se trouve dans une salle de classe, et ce qui l'intéresse, c'est le savoir expert. Comment doit-on dater un os pour le différencier d'un autre ?

Une réduction de la focale nous amènerait à considérer ce qui est le plus visible: la culpabilité individuelle de la professeure Monge. Or, se concentrer exclusivement sur les actions de celle-ci reviendrait à blâmer un individu pour un problème disciplinaire plus vaste qui mérite l'attention. En réalité, il y a ici au moins quatre niveaux de distanciation académique à l'œuvre qui font d'une enfant un os nu.

Tout d'abord, il y a une distanciation disciplinaire: le travail scientifique qui détache les os de la vie d'une personne et qui permet la mise à distance, en l'occurrence des deux enfants Africa dont Monge n'a pas à connaître la biographie. Cette mise à distance est au cœur de la relation sujet/objet qui nous a été léguée par Descartes (de la Cova 2019; DiGangi et Bethard 2021).

Deuxièmement, Monge, que j'ai appris à connaître lorsque j'enseignais à l'Université de Pennsylvanie, n'a pas de poste permanent. Aliénée de ses conditions de travail, elle est un pur produit de la précarisation en cours. Aussi les formes de distanciation et de détachement à l'œuvre ne sont-elles pas sans rapport avec sa marginalité institutionnelle (Lacy et Rome 2017). Au cours des

vingt et quelques dernières années, Monge a jonglé avec des emplois à temps partiel dans deux États différents pour gagner sa vie.<sup>8</sup>

Troisièmement, il y a une mise à distance des modalités de la violence raciale et étatique qui ont non seulement conditionné la mort des membres de MOVE et des enfants Africa, mais qui renvoient également à une longue histoire de déshumanisation des corps noirs, autochtones et de couleur ainsi qu'aux formes de la suprématie blanche qui produit des exclusions et soumet certains corps à la vie nue et à la mort nue (Blakey 1999; Jackson 2020; Mignolo 2015). Les conditions de détachement sont liées à la position de Monge en tant que femme blanche libérale de la classe moyenne résidant à Philadelphie, pour qui ces histoires de surveillance et de ciblage ne sont pas des réalités quotidiennes.

Quatrièmement, il y a une distanciation et un détachement disciplinaires en lien avec l'histoire du positivisme et l'impératif anthropologique de produire de la vérité et des données et de répondre aux critères d'objectivité. Les logiques institutionnelles par lesquelles la science est censée produire de *la vérité* donne à voir l'enseignement non seulement de techniques pour établir la vérité, mais aussi de méthodes de distanciation qui normalisent la transformation des os en objets pour la pédagogie scientifique (Wynter 2001, 2005).

Ces quatre dimensions de la distanciation sont reliées entre elles et demandent à être analysées de manière interdépendante. Pour comprendre la façon dont les ossements noirs comptent dans la discipline ainsi que leur banalité en tant que matériau objectif, nous devons maintenir ces quatre dimensions en tension de manière à élucider les logiques par lesquelles la distanciation et l'aliénation opèrent. Lorsque le corps est pris dans un nouveau champ d'investigation, il est également pris dans un nouveau champ de pouvoir; en tant que telles, les pratiques qui produisent de la vérité sont interconnectées. Les liens entre ces pratiques et les processus d'aliénation et de détachement renvoient à la manière dont certains restes sont inhumés et humanisés tandis que d'autres sont profanés et transformés en objets scientifiques. Si cette aliénation concerne en effet les individus, les relations sujet/objet et la violence étatique et raciale, elle est aussi étroitement imbriquée avec l'histoire de la science raciale et le caractère jetable de la vie des personnes noires, autochtones et de couleur dans notre discipline et notre monde.

Tout en maintenant en tension ces quatre dimensions de la distanciation, cet exposé insistera sur la quatrième: le détachement positiviste nécessaire à la reproduction disciplinaire. Nous verrons que le détachement disciplinaire

qui a normalisé de telles pratiques est étroitement lié à l'essor du positivisme et, par extension, à la partition de l'anthropologie en quatre sous-disciplines (Blakey 1999, 2020 ; Harrison 2011). La distanciation et le détachement par le biais de la distinction sujet/objet sont des composantes essentielles d'approches particulières de la méthode scientifique qui reposent sur les modes de raisonnement inductif et déductif. Au regard des méthodes ouvertes, qui contestent l'idée d'une seule explication du monde tout en mettant en avant la personne incarnée dans les restes corporels, comment peut-on faire l'histoire du versant humain de la subordination et de la perte en lien avec les enchevêtrements plus vastes qui contribuent aux vies perdues ? Dans le cadre des récits mobilisés pour exprimer ces enchevêtrements, en quoi la narration d'une histoire – histoire de la perte, histoire de la violence, histoire de la joie – est-elle relationnelle ? Et comment devient-elle inséparable du processus de coproduction des relations humaines ?<sup>9</sup>

Les réponses à ces questions résident en partie dans le fait que la science est plus qu'un simple savoir analytique. Elle consiste à apprendre à connaître la nature de toute chose dans le monde matériel. Son essence est de douter en l'absence de preuves suffisantes (Rothchild 2006). Dans cet exposé, j'examinerai les conditions par lesquelles les formes de distanciation produisent des objets disciplinaires, détachant par là même les sujets de leurs contextes raciaux. Ce faisant, je proposerai une nouvelle piste analytique qui implique une orientation radicalement humaniste de la pratique de l'anthropologie culturelle et qui permet de dépasser le détachement positiviste pour tendre vers une *anthropologie de la connexion fondée sur une éthique et une politique de l'attachement*. Cette piste repose sur une série de principes, dont l'un d'eux renvoie à une approche méthodologique spécifique appelée abduction. Pour bien comprendre cette approche, il convient d'explorer des généalogies ethnographiques alternatives qui, tout en ramenant à Franz Boas, empruntent une direction largement négligée par le canon anthropologique. Je vais maintenant revenir sur le développement du positivisme et sur le rôle que celui-ci a joué dans l'élaboration des méthodologies de l'anthropologie.

## **1. Positivisme et consolidation de la discipline**

D'un point de vue méthodologique, lorsque l'on examine l'histoire de la discipline à travers les mondes de vie des personnes noires et racisées, lesquelles ont traditionnellement été l'objet de la recherche anthropologique, il ressort que les orientations positivistes se sont manifestées essentiellement

de deux manières sur le terrain anthropologique (Roscoe 1995). La première est le scientisme méthodologique, à savoir la croyance que seule la méthode scientifique produit de la vérité. La seconde est une simplification de l'épistémologie (soit les modes de production du savoir) qui a conduit au renforcement des méthodologies par lesquelles certains éléments pratiques et opérationnels du travail de terrain sont routinisés et rendus reproductibles, avec pour conséquence d'assimiler la « science » au « positivisme ».

On pense souvent que le positivisme, en tant que courant de pensée, a émergé au début de l'Europe moderne. En réalité, il n'est apparu sous ce nom qu'avec les travaux d'Auguste Comte au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. À la suite de Comte, la vision positiviste du monde s'est répandue dans les sciences sociales – notamment à travers les travaux de Spencer, Durkheim et Mauss – puis chez Malinowski et Radcliffe-Brown et chez pratiquement tous les représentants de l'anthropologie moderniste, en particulier les adeptes du matérialisme culturel et de l'anthropologie comparative. Ces anthropologues ont été influencés par la théorie darwinienne de l'évolution selon laquelle la diversité biologique est le produit d'une réponse graduelle aux pressions environnementales. Il n'est pas surprenant que l'essentiel de l'approche évolutionniste darwinienne en anthropologie ait été philologique, et qu'elle ait reflété une tentative de reconstruire ce que Candea a décrit comme « des séquences historiques, des groupements ramifiés et des progressions en comparant la situation dans différents cas de figure contemporains » (2018, 23). La littérature anthropologique moderne a, bien évidemment, amplement critiqué cette pensée et ses vastes implications pour la conception que l'anthropologie se fait d'elle-même (Wolf 1982 ; Fabian 1983).

Dans « The Methods of Ethnology », Boas (1920) s'est opposé à deux autres théories de la culture qui dominaient à l'époque : l'évolutionnisme, avec sa conception phylogénique du progrès culturel, et le diffusionnisme, qui postulait que le développement culturel repose sur la diffusion de traits à partir d'un lieu central. Pour Boas, ces théories émettaient des hypothèses non vérifiées sur la culture humaine en utilisant les preuves de manière sélective. Il préconisait plutôt de travailler de manière inductive des données à la théorie, tout en veillant à éviter les biais. Il maintenait que la théorie était importante, mais seulement une fois que les bonnes données avaient été recueillies. Ce modèle d'analyse empirique et inductif a été fondamental en anthropologie. Or, la méthode inductive est liée à un scientisme méthodologique qui pose une notion particulière de la vérité et qui s'appuie sur une épistémologie fondée

sur la relation sujet/objet. Si Boas a manifesté une propension à l'exactitude scientifique dans ses premiers travaux de physique (voir Goldenweiser 1933; Kroeber 1943; Radin 1933; Spier 1943), son insistance grandissante sur les faits empiriques observables témoigne du fait que la géographie est devenue au fil des ans son principal guide épistémologique (White 1963). Boas écrivait que, pour le physicien, « les faits individuels sont de moindre importance... puisqu'il privilégie la seule loi générale. En revanche, pour l'historien, ce sont les faits qui ont de l'importance et de l'intérêt... La cosmographie... considère que chaque phénomène mérite d'être étudié pour lui-même » (1887, 138). Le physicien décentre les faits singuliers qui nous rendent humains, les sublimant dans l'ordre plus vaste qu'invoquent les naturalistes pour organiser le monde. Comme l'affirmait Boas, « au contraire, le cosmographe étudie uniquement le phénomène et, avec amour, essaie de pénétrer ses secrets jusqu'à ce que chacune de ses caractéristique soit d'une clarté sans faille » (1887, 140). Nous voyons ici comment le désir de comprendre la « vérité » a structuré la méthode de Boas. Son approche témoigne de ses engagements inductifs : il parlait sans cesse de « découvrir » et de « trouver » les lois plutôt que de les formuler. Or, en partant du principe que ses engagements inductifs rendaient possibles de telles « découvertes », il s'abstenait de réfléchir au fait que ces dernières étaient toujours déjà conditionnées par ses propres formulations et limitations (White 1963, 64).

En tant que chercheur de terrain, Boas a développé une méthode selon laquelle l'enregistrement ethnographique des traditions autochtones était réalisé non seulement dans les langues autochtones, mais par les autochtones eux-mêmes (White 1963, 22). Cette méthode, disait-il, permettait de « présenter la culture telle qu'elle apparaît à l'Indien lui-même » (Boas 1909, 309). Ses contributions ethnographiques plus générales portaient sur des sujets classiques de l'anthropologie – le mariage, l'organisation sociale, les systèmes de croyance, la parenté... Cependant, ses principales publications ethnologiques rapportaient des mythes et des contes populaires de la côte Nord-Ouest, dont beaucoup concernaient le peuple autochtone Kwakiutl.

Les recherches de Boas sur les Kwakiutl, tout comme les livres grand public de ses étudiants qui s'en sont inspiré (voir par exemple Benedict 2005 [1934]), ont eu une influence considérable sur le développement de l'anthropologie. Dans son travail de terrain, Boas a privilégié l'exigence empirique du particulier plutôt que la généralité, ce qui l'a conduit à s'engager plus avant dans l'idée d'une réalité représentable. Cet engagement l'a amené à développer le travail

d'observation, à reconstruire l'histoire culturelle, et enfin à rechercher les lois du développement culturel. À propos de ces lois, il écrivait : « L'apparition fréquente de phénomènes similaires dans des aires culturelles qui n'ont jamais eu de contact entre elles suggère que des résultats importants peuvent être tirés de leur étude, car elle montre que l'esprit humain se développe partout selon les mêmes lois. La découverte de celles-ci est l'objectif majeur de notre science » ([1888] 1940, 637). En effet, Boas croyait en l'exactitude et en la validité scientifique de sa méthode historique – un reflet de ses engagements ultra-empiricistes et ultra-inductifs, lesquels reposaient sur des suppositions et des hypothèses plutôt que sur des preuves (White 1963, 62). Comme il le soulignait lui-même :

La matière de l'anthropologie est telle que celle-ci est par nécessité une science historique, l'une des sciences dont l'intérêt réside dans la tentative de comprendre les phénomènes individuels plutôt que dans l'établissement de lois générales qui, en raison de la complexité de la matière, seront nécessairement vagues et, pourrait-on presque dire, si évidentes qu'elles sont peu utiles à la compréhension réelle (1932, 612).

Voyant que les chercheurs non autochtones rencontraient des difficultés avec l'interprétation, Boas encourageait ses étudiants à apprendre la langue de leurs informateurs. Pourtant, il n'a lui-même maîtrisé aucune langue autochtone de la côte Nord-Ouest (Cannizzo 1983, 47). Et bien qu'il ait reconnu la nécessité d'étudier en profondeur une seule population, il ne faisait généralement que de courtes visites sur le terrain. Il se déplaçait d'un site à l'autre et séjournait dans des pensions ou des hôtels, « participant » rarement à la vie de ses interlocuteurs (Cannizzo 1983, 48). De ce fait, il est devenu dépendant de « chercheurs de terrain indigènes » tels que George Hunt (1886-1933), Ella Deloria (1927-1942) et Zora Neale Hurston (de 1926 jusqu'au milieu des années 1930), dont il appréciait particulièrement les compétences en matière de collecte de données (Berman 1996). Comme le souligne Berman (1996, 226), ces chercheurs avaient en commun « de travailler au service de la quête de Boas pour les matériaux ethnographiques les plus authentiques ». Or, l'impression d'authenticité était quelque chose que Boas lui-même cherchait à fabriquer.

Les contemporains de Boas ont rejeté le paradigme évolutionniste. Dans l'ensemble, les préoccupations du public concernaient alors l'acculturation des « Indiens », des immigrants et des Noirs. Dans le même temps, l'hostilité et la discrimination à l'égard des Premières nations et des peuples amérindiens, des

immigrants (antisémitisme et sentiment anticatholique), des Afro-Américains et des femmes s'intensifiaient. Des échos de la pensée évolutionniste résonnaient encore dans l'approche de la race et dans les conceptions libérales du temps et de la mort – lesquelles pointaient vers un avenir libéré de l'incertitude – alors dominantes en anthropologie et dans d'autres disciplines. Comme chacun sait, les raisons qui ont conduit à la partition de l'anthropologie en quatre sous-disciplines sont multiples. Mais parmi elles figure l'émergence de l'anthropologie comme discipline à part entière, après qu'elle avait été enseignée comme composante de la biologie (Hicks 2013). Les efforts nord-américains et anglais pour faciliter cette division avaient en commun le souci de produire du savoir sous la forme de collections muséales. Ces collections ne faisaient pas que documenter les modes de vie des gens, mais avaient aussi pour effet de classer et d'objectiver les personnes. Fondée sur l'hypothèse de vérité positiviste, qui a conduit à la décomposition de « l'humain » en différents domaines de savoir, la partition de l'anthropologie en quatre sous-disciplines est étroitement liée à sa conception comme champ d'organisation, de classification et d'exposition. Avec Bronislaw Malinowski, la méthode d'observation participante au long cours qui aboutit à la publication d'une monographie en est venu à structurer la compréhension des objets d'étude au sein de la discipline (Stocking 1992). Le travail d'immersion sur le terrain et les méthodes de laboratoire ont donné lieu à des observations qui permettaient de décrire un tout holistique. Or, l'esprit même du positivisme est resté hors du champ de la critique. Dans la quête d'une signification plus grande, les processus de production du savoir ont mené à la transformation des personnes et des choses en objets de recherche. C'est à travers l'inculcation de cette vision du monde que les principes positivistes ont été rattachés à la science. En tant que telles, les formes du pouvoir hégémonique (blanc) ne pouvaient pas envisager d'autres modes d'existence. Car le positivisme n'est pas seulement affaire de raisonnement et de méthodes ; c'est aussi un projet d'exclusion délibérée de ceux qui n'en acceptent pas les logiques (McKittrick 2021). Le positivisme découvre et établit la vérité et mène à bien ses projets sur le mode du détachement, précarisant ceux qui se situent hors de son réseau de savoirs. Si l'on considère la rationalité occidentale comme une modalité qui permet d'écrire la fin et la finalité selon une narration linéaire, il ressort que ces modes de rationalité confèrent à ceux qui en adoptent les outils l'autorité de rendre les choses connaissables. Cette méthode se rattache à une idéologie plus vaste du savoir, qui masque son travail en dissimulant ses liens étroits avec l'exclusion et les contraintes épistémologiques (Wynter 2003).

Dans les sciences sociales, la Première Guerre mondiale n'a pas donné lieu à un projet de réparation ou de redressement des torts. Elle a plutôt conduit à la promotion de la recherche interdisciplinaire axée sur la résolution de problèmes et à celle de l'étude des groupes raciaux et du mélange des races, et ce en particulier aux États-Unis (Anderson 2019). Dans le même temps, l'anthropologie s'est tournée vers « l'ethnographie de sauvetage », à savoir l'étude des langues autochtones considérées comme proches de l'extinction. Pour Boas, l'anthropologie était une science qui avait pour mission d'étudier l'histoire particulière de chaque société afin d'en comprendre l'évolution, et non pas d'expliquer les différences culturelles à partir de principes évolutionnistes. Il convient de rappeler que Boas a été nommé à différents postes dans des musées et des universités – y compris au poste de conservateur du Musée américain d'histoire naturelle. Cette fusion de l'anthropologie avec le musée et le laboratoire était conforme à la vision d'une discipline divisée en quatre champs. L'exposition de 1904, au cours de laquelle Boas a pris la parole, reste tristement célèbre pour avoir été l'une des « plus importantes, mais aussi la dernière célébration publique majeure par les anthropologues de l'évolution culturelle unilinéaire et de l'anthropométrie du XIX<sup>e</sup> siècle ». Dans les années qui ont suivi, « l'anthropologie culturelle a pris une nouvelle direction », et ce en grande partie grâce à Boas (Hicks 2013, 760).

Boas se voulait le précurseur d'un humanisme du XX<sup>e</sup> siècle. Il considérait que l'anthropologie se devait d'avoir une dimension militante, et ses recherches remettaient en cause la suprématie blanche. Ses travaux sur l'immigration dans le Lower East Side de New York, ses efforts de récupération des savoirs autochtones, son travail de consolidation des méthodologies des quatre sous-disciplines de l'anthropologie et son antiracisme ont renforcé ses engagements. Or, beaucoup ont affirmé que son antiracisme était limité par le langage de la discrimination et par l'accent mis sur le métissage, lesquels découlaient tous deux de son adhésion au libéralisme (Baker 1998, 2010; Anderson 2019). Si l'anthropologie boasienne était orientée vers la condamnation du racisme, elle n'en laissait pas moins intacte la « colonialité » de la suprématie blanche (Anderson 2019; Baker 1998; 2004; voir aussi Smedley 1993; 1998; Williams 1996; Teslow 2014). Les travaux de Boas étaient en effet façonnés par sa propre quête positiviste, une quête qui consistait à documenter, à conserver et à préserver des pratiques culturelles et linguistiques avérées et qui a conduit à l'enfermement des savoirs sur ces pratiques. Cet enfermement n'a pas été sans conséquences. La méthode de Boas reposait également sur le rejet des approches qui n'adoptaient pas les mêmes principes positivistes. Ce rejet a contribué au maintien de la

suprématie blanche à travers le contrôle de la reproduction des savoirs dans les espaces éducatifs, l'absence de soutien à la publication et les entraves à la réussite professionnelle des chercheurs minoritaires. Il en a résulté une adoption généralisée de la pratique de documentation positiviste dans tous les champs de l'anthropologie. Ces événements ont permis la consolidation de la discipline (Clifford 1983; Sondheim 1970; Stocking 1992; Urry 1972).

En outre, l'anthropologie du XX<sup>e</sup> siècle a mis en œuvre une forme de désagrégation entre les êtres et les objets (les choses) qui a conduit non seulement à l'exposition de personnes et de leurs mondes de vie dans les musées aux côtés d'entités non humaines, mais aussi à la concrétisation des relations de recherche à travers leur objectivation. Cette désagrégation était le fruit du type de positivisme qui a par ailleurs engendré des formes de dépossession devenues très courantes dans la discipline. L'omniprésence de ces formes de dépossession indique que le cas de MOVE et de l'anthropologie biologique avec lequel j'ai ouvert mon exposé est loin d'être atypique : au contraire, les pratiques des scientifiques qui ont pris en charge les restes des enfants Africa sont conformes à l'histoire de la transformation anthropologique de certains humains en objets, humains qui occupent encore aujourd'hui ce que Michel-Rolph Trouillot (2003) a appelé la « place du sauvage » (*savage slot*) en anthropologie.

Les pratiques et les procédés des débuts de l'anthropologie ont fait l'objet d'importantes révisions au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, sans que cela ne perturbe le rapport fondamental de colonialité qui structurait la production et l'interprétation des « Autres ». À partir des années 1970, des critiques internes à l'anthropologie ont commencé à relier la tradition anthropologique à la domination coloniale, tentant ainsi de dévoiler les origines problématiques de la discipline (Asad 1973; Fabian 1983; Willis 1972; Wolf 1982). En effet, les approches euro-américaines des débuts de l'anthropologie n'avaient pas seulement préservé la « place du sauvage » (2003), elles avaient aussi donné naissance à des sujets intemporels à travers des hypothèses sur « l'Autre » qui permettaient le maintien de la blancheur en tant que structure de production et d'interprétation de « l'Altérité » (Baker 2004; Anderson 2019). En portant une attention renouvelée à la « génération décolonisatrice » décrite par Allen et Jobson (2016), nous pouvons tracer un chemin qui va au-delà de ces élisions – lesquelles caractérisent aussi la réflexivité anthropologique depuis les années 1990 (Harrison 1995; Harrison et Harrison 1999; Harrison et Nonini 1992; Mikell 1999). Dans le cadre d'interrogations apparemment intransigeantes sur la subjectivité, les objectifs, les méthodes et les techniques

de représentation anthropologiques, les approches développées par cette génération d'anthropologues ont permis de reconsidérer et de réarticuler le type de positivisme qui avait engendré la quête du sujet connaissable. Elles ont également aidé à comprendre les rouages de la suprématie blanche à l'œuvre dans l'application du positivisme anthropologique. Enfin, elles ont montré comment les anthropologues ont orienté leurs recherches à travers la matérialisation positiviste de sujets libéraux connaissables, reproduisant ainsi des dynamiques de pouvoir inégales dans la production du savoir. Au vu de ces dynamiques, il convient de nous interroger sur les outils et les pratiques ethnographiques qui seraient aptes à représenter et à préserver la multiplicité. De quels nouveaux outils conceptuels avons-nous besoin pour apprécier ces multiplicités ? Comment nous éloigner des formes positivistes du savoir et prendre sérieusement en compte les formes fragmentées et inachevées qui existent réellement dans les mondes des gens (voir Omura et al. 2018) ? Comment maintenir une approche relationnelle pour comprendre et être dans des mondes coexistants – et ce dans un contexte où les principes qui sous-tendent encore les différentes méthodologies de l'anthropologie sont ceux d'une science aux effets inévitablement néfastes ?

Dans une perspective d'élaboration d'une nouvelle généalogie, je vais maintenant explorer la manière dont on peut raconter une autre histoire de la relation sujet/objet à partir de travaux négligés qui ont refusé cette distinction. Je m'interrogerai sur ce à quoi ressemblerait l'histoire positiviste de l'anthropologie si elle était racontée à la lumière du parcours des dépossédés ou des vies des personnes racisées comme « Autres ». Du périple continu des Premières nations dépouillées de leurs terres et de leurs institutions culturelles à l'exode des Noirs vers Chatham et Africville au début des années 1800, en passant par le « voyage des esclaves du *barracoon*<sup>10</sup> à la cale du navire négrier jusqu'à la plantation » (Li 2021, 1686), à quoi ressemblerait l'anthropologie si nous racontions son histoire par le biais des proverbes à portée théorique et des écrits inédits de personnes par ailleurs objectivées, kidnappées ou perdues ? C'est une toute autre histoire que nous raconterions. Une histoire de la non-linéarité de la personne, de la douleur de la perte et du refus des représentations du sujet libéral parfaitement connaissable. Cette histoire serait très différente des ethnographies classiques, car elle défierait la volonté de détacher les objets de recherche de leur contexte narratif.

Comme chacun sait, le modèle d'interprétation et la méthode de « description épaisse » de Clifford Geertz (1973) concevaient la culture comme

un texte que l'anthropologue se doit d'interpréter. Geertz conseillait de réaliser des comptes rendus détaillés du contexte et de l'environnement des pratiques culturelles pour permettre au lecteur de saisir la signification que donnaient à ces pratiques ceux qui y participaient. S'écartant de l'interprétativisme de Malinowski, qui préconisait de « se mettre dans la tête » de « l'indigène », Geertz décrivait sa méthode comme le fait de regarder par-dessus l'épaule de ses informateurs pour déchiffrer leurs propres textes culturels (Ortner 1984). Or, dans la plupart des traditions orales des mondes culturels autochtones, africains ou de l'Atlantique noir, les récits ne sont pas détachés des contextes dans lesquels ils sont racontés. Les histoires orales sont censées émerger d'une connexion dans le monde et sont donc racontées sur un mode relationnel en fonction de la situation et du contexte narratif (Kovach 2021). Ces méthodes relationnelles font écho à la pratique de la fabulation critique de Saidiya Hartman (2019). La fabulation critique renvoie à une forme d'abduction qui permet de raconter une histoire impossible à partir de récits partiels, de faits épars et de bribes biographiques, de manière à valoriser et rendre intelligibles les vies de Noirs asservis ou émancipés dans le contexte même de narration. De tels récits ne donnent pas lieu au type de certitude qui a émergé de l'association ancienne entre l'anthropologie et le positivisme. Contrairement à l'interprétativisme de Geertz, la méthode de Hartman n'implique pas de « décomposer en données abstraites le contexte dans lequel l'histoire est racontée » (2019). L'accent mis sur les relations « fabulées », dont les éléments constitutifs sont la fabrication et la complexité, offre au contraire un moyen de décoloniser le positivisme en abandonnant l'hypothèse que les récits sont constitués d'unités distinctes et découvrables qui ensemble produisent du sens culturel. Autrement dit, il permet de raconter une autre histoire sur les contraintes du positivisme. À cet égard, cet exposé vise à repenser les méthodes de l'anthropologie en les faisant passer de la tradition de la distanciation au service de la certitude à un espace relationnel situé au-delà du détachement. Ce point de départ pour l'élaboration d'une anthropologie radicalement humaniste peut donner lieu à une nouvelle pédagogie pour enseigner les objets et les processus historiques et, par là même, les généalogies que l'on trace lorsque l'on tente de reproduire les découvertes de la recherche anthropologique.

Néanmoins, envisager un humanisme radical pour les ossements noirs n'est pas chose aisée. Nous avons derrière nous des siècles d'épistémologies, de lettres non écrites, d'existences volées et de vies itinérantes. Je vais maintenant me détourner des projets positivistes qui font reposer l'enquête scientifique

sur la distanciation et le détachement pour m'intéresser à l'abduction critique comprise comme une méthode de raisonnement qui passe outre la mise à distance des objets, des os et des pratiques culturelles et plus qu'humaines que j'ai décrite au début de mon exposé. En somme, je vais passer des méthodes positivistes fondées sur l'induction et la déduction aux méthodes abductives par lesquelles on peut « former une prédiction générale sans assurance positive qu'elle réussira » (Peirce 1998, 299).

## 2. L'abduction comme proposition méthodologique

Historiquement, *l'induction* et la *déduction* ont été déployées comme formulations logiques méthodologiques pour résoudre des problèmes. Le raisonnement inductif, méthode la plus utilisée en anthropologie culturelle, consiste à dégager une caractéristique générale d'un ensemble de phénomènes observables afin de prédire des résultats. Dans les approches positivistes classiques, la déduction va dans la direction opposée : de la connaissance générale aux applications particulières. En tant que pratique savante, elle sert à tester des théories existantes qui sont déjà structurées dans des domaines particuliers de la logique. Ces approches de la pensée positiviste ont été formatrices, sinon fondatrices, pour la quête de savoir anthropologique. Elles constituent le socle à partir duquel le savoir catégoriel à propos des autres a été considéré comme le reflet d'une « vérité » du monde pris comme totalité empirique.

En tant que pratique prédictive, l'abduction passe d'une observation spécifique à un énoncé général, ce qui permet de tirer une conclusion à partir du contexte relationnel (qui peut changer d'une fois à l'autre) plutôt qu'à partir de preuves produites selon une hypothèse donnée (Reichertz 2004). Cette approche est anti-empirique dans la mesure où elle repose explicitement sur des partialités qui s'entrecoupent plutôt que sur une totalité observable. Ainsi, les arguments abductifs ne sont pas censés être déductivement valides ou mesurables selon les normes de l'objectivité vérifiable. Ils ne considèrent pas la certitude comme un moyen d'atteindre la vérité. Ils sont le type de raisonnement logique le plus courant dans la vie quotidienne. Leur fonction étant relationnelle et sociale plutôt que scientifique, ils ne partent ni de particularités objectives ni de généralités abstraites. Ils se fondent sur des possibilités fragmentaires dont l'orientation potentielle les unes par rapport aux autres est l'objet même du raisonnement, sans que le recours à la vérité, à l'objectivité ou à la science y joue le moindre rôle. Ceci implique un raisonnement incarné et quotidien, inséparable des précarités et des affects ordinaires.

En tant qu'approche alternative au raisonnement, l'abduction permet de résister aux logiques positivistes, lesquelles peuvent profaner les engagements envers les relations humaines à travers les processus d'éloignement qui engendrent détachement et distance. Ainsi, l'abduction nous invite à prendre au sérieux ce que signifierait *une éthique et une politique de l'attachement* pour notre manière de *faire* de l'anthropologie. Elle aide à repenser les personnes, le travail et l'histoire anthropologiques par le biais des enchevêtrements qui rendent *visibles et viables* les connexions intersubjectives de nos vies. En privilégiant la connectivité plutôt que le détachement, elle ouvre la voie à un mode d'engagement éthique qui amplifie les cadres théoriques propres à chacun.

Dans cette optique, je terminerai par une réflexion sur les méthodes et les vies rebelles d'Ella Cara Deloria et Zora Neale Hurston, dont les biographies révèlent – et troublent – le rôle joué par le positivisme dans le développement de l'anthropologie. Tout comme la science médico-légale, l'anthropologie culturelle est profondément ancrée dans les modes de raisonnement déductif et inductif. Ainsi, les logiques qui ont disqualifié les modes subalternes de recherche et d'écriture ethnographiques de Deloria et Hurston sont imbriquées dans celles qui ont placé les os de Tree et Delisha sous la garde des universitaires.

Le XXI<sup>e</sup> siècle est marqué par une profusion d'engagements abductifs. Dans certains cas, la redécouverte et la relecture de travaux ethnographiques plus anciens et moins connus s'avère productif (Allen et Jobson 2016) pour mettre en lumière le potentiel des méthodes abductives et de la fabulation critique de Hartman. Cependant, cette approche nécessite une autre généalogie pour raconter une autre histoire de la discipline et ainsi ouvrir de nouvelles pistes de travail anthropologique. En me détournant de l'approche anthropométrique de l'existence et en démontant la vision autonome de l'être comme « monde du monde de l'Un » (*one-world world*) (Law 2015), je reconnecterai ce qui a été déconnecté par les mécanismes de distanciation décrits dans mon introduction. J'explorerai comment des enchevêtrements particuliers peuvent offrir des outils pédagogiques renouvelés pour interroger, examiner et parfois même provincialiser les histoires de la violence intellectuelle.

Je souhaite ainsi lancer un appel à un humanisme radical en anthropologie à travers l'examen de tentatives menées au début du XX<sup>e</sup> siècle pour repenser radicalement la tradition positiviste. Hurston et Deloria ont cherché à recentrer l'humanité en résistant aux tensions positivistes par le biais d'un ensemble opposé de méthodes qui privilégiaient une politique de l'attachement associant

la pédagogie à une attention renouvelée à la violence étatique et raciale et aux relations sujet/objet. Je passerai en revue leurs contributions du siècle dernier afin de considérer la valeur de l'abduction pour une anthropologie radicalement humaniste. Nous verrons que si le positivisme a favorisé l'usage de méthodes inductives en anthropologie culturelle, l'abduction peut être déployée comme une éthique et une politique de l'attachement pour raconter l'histoire de la discipline depuis le versant humain de la production de savoir.

### 3. Éthique et Politique de l'attachement: Nouvelles généalogies

*Zora Neale Hurston*

Le livre de Zora Neale Hurston *Barracoon: The Story of the Last Black Cargo*, paru à titre posthume en 2018, reflète ces engagements abductifs. Sur une période de trois mois en 1927, Hurston a interviewé Cudjo Lewis, qui en 1859 avait été la dernière personne à être capturée en Afrique de l'Ouest et à être vendue comme esclave aux États-Unis. Dérogeant à la séparation entre chercheur et interlocuteur, Hurston a utilisé une forme narrative unique pour documenter la vie de Lewis et exprimer la complexité et la douleur qui ont marqué leurs interactions et leurs conversations dans sa ville de résidence, Plateau, en Alabama.

Désignant Lewis non pas par son nom *d'esclave* mais par son nom africain, Kossula, le récit d'ouverture retrace le passage de celui-ci à l'âge adulte à Takkoï, son village natal en Afrique de l'Ouest. Pendant plusieurs semaines, Kossula décrit, avec de nombreuses pauses et reprises, la violence qui a culminé dans l'attaque de son village par la tribu Dahomey voisine. Il revient sur son enlèvement et sa séquestration dans un « *barracoon* », lieu de détention sur la côte ouest-africaine où il a été vendu à un esclavagiste américain. Il parle de la douleur insupportable qu'il a éprouvée lors de la traversée de l'Atlantique sur le dernier navire négrier à destination des États-Unis, et il *détaille* les cinq années et demie qu'il a passées en Alabama, où il a été réduit en esclavage par son « propriétaire ». Il poursuit avec une série d'événements, tragiques ou non, dont son émancipation en 1865 et la mort de sa femme ainsi que de ses six enfants. Le récit de ses souvenirs est marqué par des ruptures temporelles et par différents repères qui balisent ses expériences sans nécessairement correspondre à ce que Hurston considère comme les interprétations officielles des mêmes périodes. Malgré cette dissonance, Hurston écoute et laisse les expériences de Kossula façonner les contours de ses histoires. Tandis qu'il narre un événement dramatique après l'autre, Hurston et lui partagent des repas, des rires et des larmes, tout en se liant d'amitié (2018, 94).

La méthode de Hurston servait des finalités autres que celles de ses contemporains. Ces finalités n'étaient pas scientifiques et ne postulaient pas la connaissabilité de ses sujets. Hurston ancrant son art littéraire dans les traditions de l'expressivité noire, déployant une stratégie discursive souple pour confronter les dimensions raciales et genrées de l'oppression des Noirs (Meisenhelder 2001). Comme elle l'a clairement indiqué dans ses lettres à Langston Hughes et Carl Van Vechten, ses principaux engagements étaient d'exprimer « toute la vie et la couleur de mon peuple » (« Letter to Langston Hughes », 30 avril 1929) et de « replacer [les contes populaires] dans leur jus naturel » (« To Carl Van Vechten », 22 janvier 1934) (Hurston 2002, 139, 288). Ces engagements s'accompagnaient de l'usage de l'humour comme moyen d'affirmer l'humanité de ses interlocuteurs.

Dans *Mules and Men*, Hurston montre que l'humour noir a de multiples facettes et peut servir plusieurs objectifs à la fois : « Le frère noir met du rire dans chaque place vacante de son esprit. Son rire a une centaine de significations. Il peut signifier l'amusement, la colère, la peine, la perplexité, le chagrin, la curiosité, le simple plaisir ou toute autre émotion connue ou indéfinie » ([1935] 1978, 67-68). Ces objectifs multiples et simultanés ne troublent pas les moyens habituels pour déterminer la signification de phénomènes. Ils reflètent ce que de la Cadena (2010, 352) décrit comme la partialité de nos liens dans des circonstances où la formule « plus d'un et moins de plusieurs » est celle qui résume le mieux la nature de nos rencontres. À cet égard, Hurston mobilise des figures tirées du folklore tels que Br'er Rabbit et le *trickster* High John the Conqueror, dont le double registre témoigne des formes historiques de résistance des Noirs. Les esclaves pouvaient selon elle raconter ces histoires en présence des Blancs, car ils avaient la certitude que ces derniers ne les comprendraient pas. Ainsi écrit-elle : « Ce n'est pas un hasard si High John de Conquer a échappé aux oreilles des Blancs. Ils n'étaient pas censés savoir. Vous ne pouvez pas savoir ce que les gens ne vous disent pas. Si les Blancs pouvaient capter des bribes, ils ne pouvaient pas comprendre parce qu'ils n'avaient pas ce qu'il fallait pour entendre ce genre de choses. Ils n'étaient pas en quête d'espérance à l'époque, et ils n'avaient pas de mal à trouver de quoi rire. Le vieux John leur aurait paru hors propos » ([1943] 2019, 3).

*High John de Conquer* offre des exemples d'une résistance débordante d'humour à travers lesquels Hurston met en avant ce qu'elle considère comme une composante essentielle de la tradition populaire afro-américaine. Les personnages résistent à l'oppression raciale en subvertissant les catégories que mobilisent leurs oppresseurs pour les penser, à savoir les catégories de

la connaissabilité et du savoir classificatoire des débuts de l'anthropologie. De même, dans son article « *Characteristics of Negro Expression* » ([1934] 2020), Hurston utilise l'humour comme une stratégie qui lui permet de participer à un système qui la défavorise. À travers l'humour, elle joue sur les attentes des Blancs à l'égard d'une femme noire tout en troublant ces attentes par des moyens rhétoriques (« clins d'œil », sarcasmes, exagérations...), ce qui lui permet de formuler une critique plus approfondie de l'oppression et de broser un tableau plus nuancé de la résistance à celle-ci. L'utilisation que fait Hurston du masquage, du codage et de l'humour pour transmettre plusieurs messages à la fois dans son œuvre témoigne de ce qu'elle appelle les tactiques du « lit de plumes » ([1935] 1978). Ces tactiques constituent une forme de résistance qui prend la forme de personnages attachants dans des histoires simples et humoristiques. Ainsi écrit-elle dans *Mules and Men* :

Le Noir, malgré son rire franc, son consentement apparent, est particulièrement évasif. Voyez-vous, nous sommes un peuple poli et nous ne disons pas à celui qui nous interroge : « Allez-vous-en ! » Nous sourions et lui tenons des propos qui satisfont l'homme blanc, car comme il nous connaît très mal, il ne sait pas qu'il passe à côté de quelque chose. L'Indien résiste à la curiosité par un silence de pierre. Le Noir oppose une résistance en lit de plumes. Autrement dit, nous laissons la sonde entrer, mais elle ne peut jamais ressortir. Elle est étouffée par des rires et des plaisanteries à foison ([1935] 1978, 2-3).

Bien qu'ancrée dans les stéréotypes, la figure du *trickster* de la culture populaire afro-américaine est importante ici. C'est souvent par le biais de l'humour que le *trickster* arrive à ses fins, et son objectif est souvent de déstabiliser les dominants ou de profiter d'eux. Ainsi, dans la tactique de l'exagération, les participants se livrent à une surenchère d'histoires ridicules sur la méchanceté de leur patron (entre autres exemples) de manière à tourner en dérision les figures d'autorité blanches. On voit l'importance pour la méthode de Hurston de l'occultation et de la superposition des mondes de vie de ses interlocuteurs en tant que dispositifs d'invisibilité et de visibilité. Ces approches de la documentation des mondes de la vie des Noirs ne sont pas seulement intersubjectifs, ils sont aussi expérientiels. Dans *Barracoon*, les rencontres entre Hurston et Kossula ne sont pas toujours verbales et dynamiques. Elles sont parfois faites de silences plutôt que de narrations, comme par exemple lorsque Hurston conduit Kossula en ville ou qu'elle reste assise sans mot dire à le regarder réparer sa clôture. Ces moments révèlent le rôle qu'elle joue, non

pas en tant qu'observatrice neutre, mais en tant que participante engagée dans les actes de refus de Kossula. En définitive, l'approche qui sous-tend la méthode de Hurston implique un patchwork d'engagements à la fois disjoints, difficiles et plaisants.

Hurston n'idéalise pas les réflexions de Kossula comme une conscience de soi ou comme la transcendance d'un sujet souffrant. Elle n'interprète pas ses propos. Plutôt que de s'insérer dans le récit comme une auteure savante et en quête de savoir, elle pratique une écoute profonde (Hill 1993). Cette acceptation des multiples manières dont les gens racontent leurs histoires est un élément important de l'abduction. Ce que nous voyons à l'œuvre ici, ce ne sont pas seulement les formes d'attachement qui permettent à Hurston d'écouter, mais aussi la création d'un texte qui refuse l'objectif de certitude narrative. Dans *Barracoon*, Hurston accepte l'interprétation que Kossula fait de ses expériences comme étant sa véritable histoire. Elle laisse les bouleversements, les refus, les contradictions et l'amitié orienter la construction de la *vérité* ethnographique. Cette approche repose sur la reconnaissance que personne n'est entièrement connaissable et que conférer aux individus l'autorité pour raconter l'histoire de leur vie constitue le principe et l'éthique mêmes de l'engagement. À travers cette approche, le principe du sujet qui se connaît lui-même et qui peut être interprété ou traduit se voit désavoué. À l'instar d'autres chercheurs en sciences sociales de l'époque, le mentor de Hurston, Franz Boas, postulait au contraire un *Autre* connaissable dont les mondes de vie devaient être documentés et les peuples sauvés. Fondé sur les approches interprétatives de l'analyse sociale, le relativisme boasien concevait la culture comme un ensemble intégré qui forme une totalité cohérente pour les individus qui vivent en son sein (Anderson 2019, Candea 2018, Darnell 2001). Cette conception est à l'œuvre dans la préface de Boas à *Mules and Men*, où il loue la capacité de Hurston « à pénétrer ce comportement affecté par lequel le Noir empêche effectivement l'observateur blanc d'accéder à sa véritable vie intérieure », contribuant ainsi de manière significative à « la connaissance de la véritable vie intérieure du Noir » ([1935] 1978, xiii). Boas part ici du principe que le sujet humain est connaissable et que Hurston est celle qui saura transpercer les tactiques du « lit de plumes » et révéler la vérité cohérente de la vie sociale noire. Or, ce n'est pas le cas. Si Hurston offre suffisamment de détails pour satisfaire le lecteur profane, lui donnant ainsi un aperçu de la « vie intérieure » de ses sujets, ses interpolations et narrations de contes populaires confèrent à ses livres une qualité de subversion et de résistance – en l'occurrence face à un public universitaire, intellectuel et populaire dominé par les Blancs (voir Kalos-Kaplan 2016). On le voit au début de

*Mules and Men*, lorsqu'elle affirme que la « théorie qui sous-tend nos tactiques » consiste à « mettre quelque chose en dehors de la porte de [la] pensée » pour satisfaire la volonté de l'homme blanc de « toujours... s'immiscer dans les affaires d'autrui » ([1935] 1978, 3). Il est intéressant de noter qu'elle réitère ce point de vue à propos de l'écriture : « Il peut lire ce que j'écris, mais une chose est sûre, il ne peut pas lire dans mes pensées » (3).

Hurston ne présente pas comme subversives ces complexités superposées de la réalité. Elle ne fait pas non plus mention de la résistance psychologique et spirituelle de ses interlocuteurs. Elle adopte plutôt une méthode relationnelle qui n'implique pas l'analyse des récits qu'elle rapporte, ce qui explique pourquoi son œuvre peut être interprétée différemment selon les publics. Contrairement à Boas, pour qui les données ethnographiques pouvaient représenter la réalité et parler d'elles-mêmes, Hurston comprend que leur signification est toujours relationnelle. En effaçant délibérément sa propre analyse et son propre point de vue, elle met en avant les histoires de ses interlocuteurs selon leurs propres termes. Elle enveloppe ainsi ses critiques d'un voile d'humour et de bonne volonté, comme le font remarquer nombre d'observateurs. Il est intéressant de noter que dans sa préface à *Mules and Men* ([1935] 1978, ix-x), Boas interprète cet humour à la lumière de ce qu'il appelle le « charme et la personnalité attachante » de Hurston, et ce non pas comme un reflet des difficultés de la construction de relations dans le travail de terrain, mais comme le moyen de pénétrer la « véritable vie intérieure du Noir ».

En relatant la vie de Kossula dans *Barracoon*, Hurston donne une transcription exacte de sa langue telle qu'elle sonne plutôt que de la traduire en anglais standard. Elle retranscrit l'histoire de Kossula en reprenant sa diction vernaculaire, en épelant ses mots comme elle les entend prononcer. Les phrases suivent ses rythmes syntaxiques tout en conservent ses expressions idiomatiques et ses formules répétitives. La méthode de Hurston respecte la sensibilité narrative de Kossula, une sensibilité enracinée dans ses expériences de vie en tant qu'Africain de l'Ouest, dans la relation sociale, linguistique et affective qu'il entretient avec sa terre natale et dans les efforts qu'il a dû déployer pour survivre dans sa terre d'exil américaine. Au final, le texte qu'elle a écrit conserve la forme tressée de l'oralité (*spoken word*).

Or, c'est précisément cette forme que les éditeurs ont voulu supprimer. En 1931, après avoir envoyé *Barracoon* à différentes maisons d'édition, Hurston s'est vue demander par Viking Press de rédiger le manuscrit en anglais standard plutôt que dans le dialecte de Kossula, un compromis qu'elle a refusé. En

effet, en voulant jouer à la fois le rôle de conteuse et celui de documentaliste scientifique des histoires des autres, Hurston a rencontré des difficultés de publication. Les éditeurs souhaitaient qu'elle dramatise son style narratif afin de rendre les histoires des gens plus attrayantes pour un public non universitaire (Kalos-Kapan 2016, 49-53). Mais elle a préféré conserver les « saveurs » de ces histoires, transposant l'ambiance de narration orale à l'écrit pour mieux en restituer l'humour. En insérant sa voix narrative et en façonnant les histoires et les matériaux ethnographiques pour les adapter au contexte écrit, elle a participé à la tradition des contes populaires et montré que le folklore n'était pas « une chose figée à collectionner, mais plutôt une tradition vivante et florissante qui s'adaptait au contexte moderne » (Kalos-Kaplan 2016, 49). De son vivant, *Barracoon* n'a trouvé aucun preneur parmi les maisons d'édition. Cette triste réalité est un reflet des logiques positivistes qui ont privilégié les styles de raisonnement occidentaux et contribué à l'établissement de l'anthropologie comme projet de détachement.

Dans ses autres ethnographies, Hurston a codé ses messages et son écriture en inscrivant les contes populaires dans leurs contextes sociaux de narration. Ce faisant, elle a mis en lumière la fonction du folklore noir plutôt que de l'analyser. En outre, son attachement à ses interlocuteurs l'a amenée à utiliser l'humour pour contourner les filtres des lecteurs et mentors blancs insensibles. Hurston a éprouvé des difficultés à critiquer les oppresseurs blancs, et ce d'autant plus que ses conditions financières et professionnelles étaient précaires. Elle savait que le cadre romanesque de ses contes risquait de déplaire à Boas, dont elle connaissait bien l'enthousiasme pour la « rigueur scientifique ». Sa bienfaitrice, Mme Mason, insistait pour qu'elle se concentre uniquement sur le « primitivisme » de la culture noire (Meisenhelder 2001, 9). Quant à ses éditeurs, ils lui demandaient de rédiger des ouvrages lisibles destinés au grand public. Face à de telles exigences, Hurston prenait un soin extrême à décrire les conversations et les incidents qui émaillaient la narration de contes. Le sceau d'approbation de Boas était particulièrement important à ses yeux, comme en témoigne une lettre dans laquelle elle l'implore d'écrire une introduction à son livre *Mules and Men* : « Je suis effrayée à l'idée que vous décidiez de ne pas écrire l'introduction à « Mules and Men ». J'aimerais tellement que vous le fassiez » (1934). Hurston minimise dans sa lettre les éléments romanesques de son travail comme étant le fruit de la pression exercée par la maison d'édition. Elle termine par une formule flatteuse : « Je vous prie de considérer tout cela et de ne pas rejeter la demande de M. Lippincott d'écrire l'introduction à *Mules and Men*. Et

d'ailleurs, je pense que ce sont ceux qui sont les mieux informés sur un sujet qui doivent l'enseigner au public. Qui connaît mieux le folklore que vous et le Dr Benedict ? » (Hurston 1934).

Malgré cette déférence, Hurston a mobilisé des stratégies qui ont tout autant contribué au développement de l'anthropologie du XX<sup>e</sup> siècle que celles élaborées par Boas. En réalité, ces stratégies reflétaient une position d'extériorité à l'égard de la discipline qui est loin d'être unique : toute une série de chercheurs noirs et autochtones dont les travaux ont été essentiels au développement de l'anthropologie américaine ont été relégués aux marges de l'histoire courante qu'on en fait. À cet égard, la relation qu'entretenait Ella Cara Deloria avec l'anthropologie est elle aussi instructive. À l'instar de Hurston, Deloria a combiné ses connaissances culturelles et son expérience vécue en une forme expressive de communication ethnographique qui impliquait une nouvelle façon d'aborder et de produire du savoir anthropologique.

### *Ella Cara Deloria*

Ella Cara Deloria était une anthropologue d'origine métisse, dakota, anglaise, française et allemande, élève de Franz Boas et de Ruth Benedict. Boas l'avait formée en 1927 à sa méthode de transcription phonétique après l'avoir embauchée comme assistante de recherche à temps partiel pour transcrire des textes dakotas (Cotera 2008, 46-47). En février 1928, elle s'est rendue à New York pour recevoir sa première et unique formation en ethnologie boasienne. Si l'anthropologie était alors considérée comme la « science accueillante », elle n'en favorisait pas moins une hiérarchie fortement racisée et genrée. Ainsi, à Columbia, Deloria était qualifiée de « fille indienne », malgré le fait qu'elle était âgée de plus de quarante ans (Bonnie et Krook 2018, 288). Ce n'est pas tant que le travail de Deloria a été directement contesté, mais plutôt qu'il a été largement ignoré afin de maintenir le statu quo. Dans l'ensemble, lorsqu'il y avait des désaccords, les interprétations qui l'emportaient étaient celles des anthropologues euro-américains établis.

Deloria a mené cinq études de terrain pour le compte de Boas et Benedict et deux autres grâce à des subventions de l'*American Philosophical Society*, consacrant une part importante de son temps rémunéré à la documentation positiviste et à la traduction de leur collection autochtone. Boas avait calqué sa version de l'anthropologie sur une certaine vision de la méthode scientifique dans laquelle il avait insufflé du détachement émotionnel. A contrario, l'approche de Deloria visait à démanteler la barrière érigée entre elle-même,

l'enquêtrice, et son peuple, les « enquêtés » (Cotera 2008, 52-53). Dans ses relations avec ses interlocuteurs, Deloria s'est appuyée sur son statut d'initiée et sur l'intimité qui en découlait. Son « ethnographie de la parenté ... a transformé les relations objectivantes de la rencontre ethnographique en mettant en avant la réciprocité, la connexion et le dialogue » (2008, 52).

Bien que Deloria ait été reconnue par le milieu boasien comme une experte des Dakotas, elle ne s'est jamais vue proposer de poste dans la fonction publique car elle était considérée comme trop instruite pour être *authentique*. Elle occupait en effet une position « entre-deux ». Ses obligations sociales envers les Dakotas, à propos desquels elle rechignait à en dire trop, accentuaient les contradictions de son identité de chercheuse initiée. La relation qu'elle entretenait avec Boas était également compliquée par ses méthodologies de terrain « non conventionnelles » et son statut professionnel marginal, lesquels avaient des répercussions sur son autorité au sein de la discipline. Boas et Benedict doutaient en permanence de son objectivité (Cotera 2008, 48).<sup>11</sup> Or, Deloria était un précurseur de ce que Finn a appelé « l'anthro-performance », à savoir la puissance pédagogique de la communication d'expériences vécues à travers la fiction, le théâtre et la performance (1993, 346). Cet engagement s'est exprimé le plus clairement dans les souffrances et les difficultés qu'elle a rencontrées en écrivant *Waterlily*, roman qui illustre l'application de l'abduction critique dans le travail anthropologique.

Écrit entre 1928 et 1935 mais paru seulement en 1988, *Waterlily* est une histoire des modes de vie des Dakotas d'avant le colonialisme. Le roman retrace les expériences de deux générations de femmes avec pour objectif de démontrer la centralité de la parenté. L'histoire se déroule dans les Grandes Plaines et porte en grande partie sur la vie nomade et sur ce que l'on appelait à l'époque le cercle de camp sioux. Deloria a employé le cercle de camp comme métaphore des relations, des conflits et des transformations sociales dans la vie des femmes. Plutôt que de suivre une trajectoire chronologique comme le lui avaient enseigné Benedict et Boas, elle a présenté les luttes et les joies féminines sous la forme d'une histoire collaborative racontée du point de vue de femmes occupant des positions différentes.

Deloria a éprouvé des difficultés à écrire les histoires des femmes de la communauté car leurs vies ne correspondaient pas aux attentes narratives de l'anthropologie occidentale. En récrivant *Waterlily* comme une œuvre de fiction, elle s'est finalement libérée des contraintes de représentation de l'époque. Cela lui a permis de parler de la vie des femmes sans avoir l'impression de trahir

leur confiance. En recourant au genre de « l'anthropologie conversationnelle », elle a pu séparer et rassembler les vies qu'elle relatait et, par la même, défier les conventions linéaires positivistes du milieu du XX<sup>e</sup> siècle (Gardner 2009, 21). Cependant, du fait de ce positionnement, Deloria a bénéficié de peu de soutien financier et a écrit *Waterlily* dans des conditions précaires. Elle était considérée comme une « femme de tribu dans le monde universitaire : transitoire, marginalisée, mal payée, et pourtant essentielle à la recherche et à la réputation de [Franz Boas] et des divers linguistes et anthropologues culturels pour qui elle travaillait » (Gardner 2009, 19).

La relation qu'entretenait Deloria avec Boas était une source de frustration pour elle : en tant qu'assistante de recherche, elle fournissait des données sur la parenté, le folklore, la langue et les modes de vie des Indiens, mais elle avait du mal à rendre intelligible sa vision de ce monde dans les cadres de compréhension scientifique établis par Boas et ses autres mentors. Cela a engendré une relation paradoxale dans laquelle elle se sentait à la fois soutenue et dénaturée (Finn 1993, 340). Son sentiment d'être soutenue se manifestait dans son emploi de la formule « Père Franz » pour désigner Boas, formule qui témoignait d'une obligation de parenté dans sa relation avec lui. Pour Deloria, les obligations de parenté étaient intimement liées à sa façon de connaître le monde. Elle ne faisait pas que fournir des rapports à Boas sur les systèmes de parenté ; elle était impliquée dans ces systèmes et se sentait obligée envers eux. La parenté faisant partie intégrante de son travail, ses écrits se référaient non seulement aux parents biologiques mais aussi aux « parents sociaux » auprès desquels elle menait des entretiens. On observe en outre dans ses écrits une résistance à l'épistémologie boasienne, comme par exemple dans sa lettre à Boas datée de juillet 1932, où elle critique le fait qu'il limite la rémunération des participants aux recherches. Pour Deloria, le fait d'avoir des obligations de parenté envers ses interlocuteurs impliquait une attente de réciprocité. Comme elle l'a clairement expliqué à Boas, elle n'était pas disposée à laisser les prérogatives de la science occidentale compromettre ces obligations, car « faire les choses comme un homme blanc, pour une Indienne comme moi, ce serait ériger une barrière immédiate entre moi et les gens » (Deloria 1932). Deloria concevait *Waterlily* comme un projet foncièrement collaboratif et collectif (Gardner 2003, 681). Or, pour Boas, les relations personnelles étaient distinctes des méthodes objectives du travail anthropologique (Finn 1993, 341). Des divergences sont apparues lorsque Deloria a cherché à le sensibiliser aux modes alternatifs de savoir qui allaient au-delà de l'objectivité.

En 1937, Boas a fait appel aux compétences de Deloria pour vérifier un récit préalable de la cérémonie de la Danse du Soleil. Celle-ci lui a répondu que cette tâche la mettrait dans une position délicate. En effet, deux des informateurs clés étaient des membres de sa famille qui rechignaient à partager des informations avec des étrangers, mais qui pourraient se sentir obligés de le faire en raison de leurs liens de parenté avec elle. La conversation qui a suivi révèle le scepticisme de Deloria quant au lien entre l'authenticité du récit de la cérémonie et le souci de Boas pour la vérification de la vérité objective. Deloria insistait sur le fait que cette vérifiabilité était hors de propos dans un contexte où les divers récits étaient cohérents avec les lieux et les relations sociales multiples des Dakotas (Finn 1993, 341-42). Boas a rejeté cette notion d'une vérité multiple. Or, tout comme Hurston avait compris que le folklore noir s'adapte et se transforme et qu'il n'en est pas moins « authentique » ou « vérifiable », Deloria savait que la narration de contes n'a rien à voir avec une vérité authentique et immuable. Au contraire, cette narration est spécifique au contexte. Elle implique l'improvisation et l'individuation du récit, et elle exige des auditeurs qu'ils vivent la leçon du conte au moment même où il est raconté. Bien que Deloria ait été intriguée par ces adaptations dynamiques des contes, Boas ne les considérait pas comme légitimes. Ce désaccord a créé des problèmes majeurs dans leur relation de travail (Gardner 2003, 682). Bien souvent, Deloria ne pouvait pas fournir à Boas la « vérifiabilité » qu'il recherchait, car il s'agissait de vérifier ce que l'establishment blanc en anthropologie considérait comme étant important. Deloria n'était pas prête à concéder quelque chose qui ne reflétait pas ses découvertes et sa connaissance intime de la culture dakota (Bonnie et Krook 2018, 290). Connue sous le nom de « l'affaire Walker », ce désaccord a finalement entraîné une rupture de leur relation de travail. Cette rupture a duré environ un an, jusqu'à ce qu'ils reprennent leur collaboration en 1939 (Cotera 2008, 53-57).

C'est « l'insatisfaction [de Deloria] face à la portée du discours scientifique social, tant en termes de public potentiel que de limites descriptives » qui l'a incitée à poursuivre l'écriture de *Waterlily* (Cotera 2004, 53). Dans son travail de fictionnalisation, Deloria a refusé les contraintes de l'objectivité ethnographique pour affirmer la valeur de vérité des modes de savoir incarnés et relationnels. Elle a ainsi utilisé l'histoire de *Waterlily* pour aborder un autre aspect problématique de la méthode anthropologique : le fait que cette méthode allait à l'encontre de l'importance culturelle accordée à la dignité chez les femmes, raison pour laquelle de nombreuses femmes rechignent à partager leurs histoires ou leurs secrets, surtout avec des étrangers (Finn 1993, 344-45).

Dans une lettre à Mead datée d'octobre 1948, Deloria décrivait *Waterlily* comme l'histoire « d'une fille qui a vécu il y a un siècle dans un cercle de camp éloigné des Dakotas Teton ». Elle précisait toutefois que :

Seuls mes personnages sont imaginaires ; les événements m'ont été rapportés par plusieurs vieilles femmes comme étant leurs propres expériences ou alors celles de leurs mères ou d'autres parents. La seule originalité réside dans la méthode que j'ai utilisée pour insérer ces événements et ces cérémonies dans le récit... L'histoire est crédible pour tous ceux qui comprennent la vie dakota... Et c'est purement le point de vue de la femme, ses problèmes, ses aspirations, ses idéaux... (Gardner 2003, 667)

Deloria avait reçu une éducation formelle et occidentalisée, et elle avait appris à s'exprimer dans un anglais correct et littéraire. Avec *Waterlily*, elle a cherché à se libérer de cette éducation en s'efforçant de relater l'histoire dans un langage courant et accessible. Une liste de sources qu'elle a fournie à Mead identifiait 49 principaux collaborateurs avec lesquels elle avait beaucoup travaillé pour rassembler des histoires qui s'étalaient sur au moins un siècle : « Je suis imprégnée des traditions dakotas, je les vois et les ressens depuis mon enfance, en réalité elles sont la texture même de mon être ». Deloria n'était pas la première des élèves de Boas à utiliser la forme du roman pour exprimer les pulsions intérieures et la personnalité. En 1922, Elsie Clews Parsons avait publié « *American Indian Life* », un recueil de portraits imaginaires auquel Boas avait lui-même contribué par une histoire intitulée « *An Eskimo Winter* » (Gardner 2003, 671-72). Le public de *Waterlily* n'étant pas autochtones, Deloria a anglicisé les noms des personnages, ce qui donnait l'impression qu'ils leur avaient été attribués à la naissance comme le reflet immuable d'un « moi » essentiel. Or, si *Waterlily* était un personnage fictif, son histoire avait été recueillie à travers les entretiens de Deloria (Gardner 2003, 676).

Les échanges épistolaires entre Deloria et Ruth Benedict en disent long sur l'élaboration de *Waterlily*, notamment sur le fait qu'il a été rédigé en même temps que *Speaking of Indians* qui s'inspirait du même « Ur-texte ». En outre, ces échanges donnent à voir plusieurs des conceptions originales de Deloria sur le roman (y compris les intrigues) ainsi que la « recherche d'un style qui soit accessible pour un public potentiellement non intéressé et certainement non informé ; la détermination à présenter son peuple sous le meilleur jour ; et sa déférence envers Benedict » (Gardner 2003, 677). La première version du roman a été achevée en 1944. En 1947, Deloria procédait encore à des coupes importantes,

suivant les recommandations de deux relecteurs externes à qui Benedict avait demandé de réviser le roman. À propos du travail de révision, Deloria faisait la remarque suivante :

J'ai essayé de le raccourcir... Mais il y a des répétitions concernant les obligations de parenté... surtout entre frère et sœurs ; et certaines, ou peut-être toutes les visions pourraient être coupées... Je me rends compte que ce genre de choses surnaturelles est difficile à avaler à notre époque. On devrait peut-être laisser tout ça de côté et en faire des gens prosaïques et terre-à-terre. Mais ce n'est pas vrai non plus. (Gardner 2003, 677-678)

Les échanges entre Benedict et Deloria, de même que le travail de révision de *Waterlily*, se sont poursuivis jusqu'en avril 1948. Dans une lettre à Deloria datée du 7 novembre 1944, Benedict louait la qualité du manuscrit mais recommandait de procéder à des coupes afin de le réduire à « la longueur habituelle pour ce genre de livres ». Elle écrivait encore : « Nous devons nous réunir et les revoir de sorte que, lorsque la guerre sera terminée et que les éditeurs accepteront des livres qui n'ont rien à voir avec l'effort de guerre, le manuscrit sera prêt à être envoyé » (cité dans « Publisher's Preface » ; Deloria 2009, xxxv).

L'idée était de publier *Waterlily* à la fin de 1948. Or, Benedict est décédée en septembre de la même année, et Mead a hérité de la responsabilité du manuscrit. Les relecteurs qui avaient relu le texte à la demande de Benedict ont recommandé à Deloria d'écrire le livre comme une fiction populaire, avec un « récit continu » et « sans répétition » qui rendrait l'histoire plus fluide (Gardner 2003, 678). Ils ont en outre insisté pour que Deloria fasse de *Waterlily* une héroïne. Or, cette demande visait à faire tourner l'intrigue autour de questions que les femmes traditionnelles dakotas considéraient comme étant trop personnelles pour être abordées publiquement. Deloria a suivi les conseils de ses relecteurs car elle souhaitait en finir avec *Waterlily* pour pouvoir terminer son autre manuscrit. Plus tard cependant, elle en est venue à regretter certaines des modifications qu'on lui avait demandé d'effectuer : « C'est probablement parce que je l'ai écrit et que les personnages me sont devenus familiers, mais j'aime beaucoup ce conte ! Et *Waterlily* me manque, puisqu'elle est maintenant entre vos mains » (Gardner 2003, 678). Quelques mois avant sa mort en 1948, Benedict avait déclaré : « Je pense que vous pouvez en être très fière » (cité dans Gardner 2009, xvii). Or, pour Deloria, *Waterlily* n'était pas le livre qu'elle avait

envisagé au départ. Bien qu'elle l'eût réduit d'au moins la moitié, l'éditeur a finalement refusé de le publier. *Waterlily* est resté inédit jusqu'en 1988.

Deloria éprouvait des difficultés à écrire ses manuscrits parce que « les genres et les publics existants étaient culturellement inadéquats pour ce qu'elle essayait d'accomplir » (Gardner 2003, 699). Elle connaissait les attentes de ses différents publics, mais elle ne pouvait pas leur donner exactement ce qu'ils voulaient. Cette difficulté sous-tend également les écrits plus « scientifiques » qu'elle a produits à la même époque et qui incommodaient Boas. Son écriture comportait un sous-texte, et toutes les révisions effectuées pour la couler dans le moule de la littérature scientifique ne parvenaient pas à masquer ses « origines communautaires orales » (Gardner 2003, 692). Deloria devait écrire ses textes de manière oblique, tout comme Hurston devait coder les siens par le biais de l'humour. À travers ce parcours sinueux de production du savoir, la contribution de Deloria à l'anthropologie d'inspiration boasienne s'est vue limitée par les différentes hiérarchies de race et de genre de l'institution universitaire blanche ainsi que par les cadres épistémologiques hégémoniques. Il n'en demeure pas moins que le tournant de Deloria vers une approche plus dialogique et relationnelle, conjointement à sa volonté de témoigner des perspectives des femmes, marque une rupture avec l'anthropologie scientifique institutionnelle boasienne – rupture qui est sans doute le mieux représentée par *Waterlily*.

En somme, les cas de Hurston et Deloria illustrent des modes d'engagements envers les interlocuteurs qui replacent l'humain au centre de l'expérience de recherche. À travers l'humour, la fiction, l'attachement et un engagement profond dans la narration d'histoires sur les complexités de la vie culturelle, plusieurs anthropologues noirs et autochtones du XX<sup>e</sup> siècle ont ouvert de nouvelles pistes pour l'articulation du travail anthropologique. Or, pour bien saisir les possibilités qu'ils nous ont offertes, il convient de revenir sur l'essor du positivisme et sur le rôle que celui-ci a joué dans l'élaboration des méthodologies anthropologiques. Cette contextualisation permettra de mieux comprendre en quoi l'émergence d'un humanisme radical en anthropologie peut fournir de nouvelles orientations à la discipline.

### *L'abduction comme principe humaniste radical*

Les travaux de Zora Neale Hurston et d'Ella Cara Deloria nous poussent à réfléchir aux enjeux d'une approche abductive du travail de terrain. Mais ils reflètent aussi la ténacité des engagements positivistes de notre discipline, comme l'indique la relation qu'entretenaient ces femmes de couleur avec leur

prestigieux mentor blanc, Franz Boas. En effet, les expériences de Hurston et de Deloria constituent des exemples douloureux de la manière dont les méthodologies positivistes ont transformé des intermédiaires en pions au service du développement de l'anthropologie culturelle. Leurs vies nous obligent à repenser la « part trouble » de nos formations héritées. En plaçant la focale sur le travail narratif de chaque auteure, on voit à l'œuvre la perturbation du sujet connaissable. Cela est particulièrement vrai dans le cas des ouvrages de Deloria, que celle-ci n'a jamais conçus comme une représentation « factuelle » d'événements « réels ». Deloria était peu disposée à insérer les histoires de femmes dans les épistémologies de la littérature du début du XX<sup>e</sup> siècle, et c'est cette réticence qui l'a amenée à refuser de publier *Waterlily* sous la forme d'une ethnographie. De même, en refusant de réécrire *Barracoon* en anglais standard, Hurston est allée à l'encontre des conventions de la connaissabilité. Les deux femmes se sont engagées à raconter dans leurs propres termes les histoires de ceux qui ont été ignorés ou relégués aux marges par la traduction anthropologique. Leur engagement était le précurseur de ce que Bochner (2001) a appelé le « tournant narratif » dans les sciences sociales des années 1990 (voir aussi Goodson et Gill 2011). Issu de la critique des approches positivistes – illustrée par des travaux qui examinent la relation entre soi et l'autre, la réflexivité ou encore le pouvoir discursif des chercheurs de décontextualiser les histoires et les vies des autres –, le tournant narratif a cherché à remettre au centre les expériences vécues des individus et à présenter les « voix » diverses des acteurs marginalisés. Cinquante ans auparavant, Deloria, Hurston mais aussi George Hunt avaient posé les premiers jalons de ce tournant grâce à leurs contributions, sans toutefois accéder à la reconnaissance. En tant que chercheurs noirs, autochtones et de couleur, ils étaient exclus des hautes sphères de la vie sociale universitaire. Leur approche impliquait l'incarnation d'un espace liminaire, entre deux mondes ; ils étaient des traducteurs culturels qui ne trouvaient jamais vraiment leur place nulle part. Cela était particulièrement évident dans les liens qui les rattachaient à des communautés multiples et dans leur ambivalence quant à la manière de prendre en compte des récits et des obligations complexes. Ces dynamiques sont instructives car elles soulignent l'importance de s'opposer à la volonté positiviste de transformer les sujets en objets détachés à des fins d'étude et d'analyse. En prenant au sérieux les mondes de vie des gens dans leurs propres termes, ces chercheurs marginalisés ont fait preuve d'un engagement profond pour une éthique et une politique de l'attachement, un engagement rendu possible par les méthodes abductives qu'ils ont adoptées pour résister aux tensions positivistes

dans leurs travaux. Il n'en demeure pas moins que les origines positivistes de l'anthropologie ont limité la capacité de nombreuses personnes à repenser la discipline à partir d'autres cadres.

Je terminerai par un appel à une rupture radicale avec la mission universaliste et positiviste de l'anthropologie. Comme nous l'avons vu, il est possible de tracer une autre trajectoire en s'appuyant sur des tentatives plus anciennes de repenser radicalement la tradition positiviste à travers un ensemble opposé de méthodes relationnelles qui recentrent l'humanité. Ces méthodes relationnelles font écho à une forme d'abduction qui permet de raconter une histoire impossible à partir de récits partiels, de faits épars et de bribes biographiques, de manière à valoriser et rendre intelligibles les vies de Noirs asservis ou émancipés dans le contexte même de narration. Contrairement au positivisme, qui présume d'une vérité et d'un sujet parfaitement connaissables, mais aussi aux formes d'interprétativisme qui postulent l'existence de systèmes culturels de savoir formant un ensemble plus vaste, les méthodes abductives n'impliquent pas de décomposer en données abstraites le contexte dans lequel une histoire est racontée. L'abduction nous invite plutôt à considérer les relations « fabulées » de Hartman (2019), dont les éléments constitutifs sont la fabrication et la complexité, comme un moyen de décoloniser le positivisme. En effet, en abandonnant l'hypothèse que les récits sont constitués d'unités distinctes et découvrables qui ensemble construisent du sens culturel, nous pouvons raconter une autre histoire du positivisme, et peut-être même promouvoir une autre compréhension de ce qu'est et peut être la science (McKittrick 2020).

Je propose ainsi de faire passer les méthodes de l'anthropologie des pratiques de distanciation et de détachement au service de la certitude à un espace relationnel de praxis contingente, de manière à promouvoir une nouvelle pédagogie pour enseigner les généalogies de la théorie anthropologique. En faisant de l'abduction une méthode clé de l'humanisme radical, nous pouvons ouvrir la voie à une éthique et une politique de l'attachement qui associe la pédagogie à l'étude de la violence étatique et raciale et des relations sujet/objet, et qui permet ainsi de raconter l'histoire de la discipline depuis le versant humain de la production du savoir. En bref, l'abduction peut nous aider à reconstruire une discipline façonnée par des inscriptions de savoir – épistémologies, lettres non écrites, biographies volées et vies itinérantes – qui continuent d'entraver les possibilités proleptiques d'un nouvel avenir.

#### 4. Conclusion : Vers un humanisme radical en anthropologie

La conférence de 2021 a pour thème les engagements et les enchevêtrements. Dans cet exposé, j'ai décrit les enchevêtrements qui relient l'État libéral à la discipline de l'anthropologie. J'ai également montré comment les engagements ouvrent la voie à de nouvelles généalogies au-delà des inscriptions positivistes de notre discipline.

Le premier enchevêtrement de cette histoire concerne la surveillance étatique des communautés noires, autochtones et de couleur et la manière dont la vie nue, le racisme et la mort nue sont imbriqués dans les pratiques médico-légales qui font compter (*matter*) les ossements noirs. Vient ensuite l'enchevêtrement historique de l'anthropologie avec l'objectivation et l'utilisation des corps noirs et racisés au service de la rationalité occidentale. Les enchevêtrements entre l'État et l'anthropologie dans l'objectivation des corps noirs et racisés se manifestent par le maintien de la suprématie blanche au sein des institutions universitaires contemporaines. Ces logiques nées dans un contexte de conquête coloniale ont façonné notre discipline, et les champs de savoirs coloniaux continuent de définir ce qui compte comme savoir anthropologique aujourd'hui. Il n'est pas surprenant que les outils anthropologiques utilisés pour comprendre les pratiques des peuples du monde entier transforment les sujets en objets et les objets en matériaux détachés à des fins d'enquête scientifique. Dans le champ de l'anthropologie biologique, la collecte de données – crânes, os, corps – requiert de détacher le cadavre de toute notion de personne ou de relation sociale. Cette désagrégation fait partie intégrante de la culture positiviste qui s'est vue consolidée avec le renouvellement de l'anthropologie au milieu du siècle dernier et qui va de la collecte et l'appropriation d'objets – crânes, os, outils – à la documentation des peuples, des langues et des pratiques culturelles si chère aux musées d'ethnographie et d'histoire naturelle.

Les anthropologues culturels ont quant à eux omis de raconter certaines histoires concernant l'émergence de la discipline, et, par conséquent, ont fait preuve de complaisance dans la compréhension du manque. Comme nous l'avons vu, les approches qui allaient à l'encontre de l'anthropologie du XX<sup>e</sup> siècle et qui sont demeurées à la périphérie de ce qui est devenu le canon ne reflétaient pas un manque de conceptualisations ou de constructions théoriques de la part des auteurs marginalisés. Elles étaient la manifestation d'une contre-archivage qu'il convient d'ouvrir à présent.

Au cours des cinquante dernières années, des critiques décoloniales vigoureuses ont remis en cause les pratiques d'exclusion de l'anthropologie ainsi que ses méthodes de collecte de données. En racontant l'histoire des restes de Delisha et Tree, j'ai montré que le contexte de production des « os » importait peu aux professeurs Mann et Monge. Ces derniers n'y ont vu que des os sans histoire. Notre tâche en tant qu'anthropologues est, au contraire, d'y voir des enfants qui aspiraient à un avenir révolutionnaire et dont les vies s'inscrivaient dans des relations sociales. Et bien qu'après 1985 leurs ossements aient constitué des énigmes qui n'ont jamais été entièrement résolues, ces enfants étaient, au regard de l'histoire humaine, des sœurs, des filles, des amies. Leurs odeurs, leurs rires et leurs histoires les rattachaient à une communauté et nous rattachaient à cette communauté par la même occasion. Et si la professeure Monge a continué d'utiliser leurs os comme outils pédagogiques, elle l'a fait dans des conditions de distanciation qui n'étaient pas les siennes non plus.

La distanciation disciplinaire, nous l'avons vu, conduit au détachement des sujets de leur personne dans le laboratoire ou sur le terrain. Si les anthropologues ont transmuté leurs sujets en données (ou en objets d'analyse) au moyen de systèmes de classification et de différenciation, c'est parce que le travail anthropologique n'acquiert généralement de valeur que dans le cadre d'impératifs positivistes institutionnels. À la lumière de ces observations, je ferai trois remarques finales.

Tout d'abord, l'histoire de la mise à distance des os par laquelle j'ai introduit mon propos met en lumière non seulement des lacunes méthodologiques, mais aussi la puissance considérable des différentes formes d'aliénation à l'œuvre. Il importe d'interroger le travail performatif qui transforme les sujets en objets et qui maintient en tension les processus à travers lesquels les *ossements noirs comptent* pour la pédagogie universitaire. On constate par ailleurs que les objets qui sont aussi des sujets ont une dignité qui se doit d'être respectée. Dans le cas de la famille Africa, cette reconnaissance tient à la prise en compte de la continuité de la vie et de la mort et à la mise en avant de la coprésence du social, et ce même dans la mort corporelle. En définitive, ces processus sont interreliés et articulent différents niveaux d'enchevêtrement, à savoir : (1) la relation sujet/objet ; (2) les histoires institutionnelles du positivisme qui ont conduit à la collecte, à l'étude et à l'exposition des restes de personnes noires, autochtones et de couleur ; et (3) les contextes plus larges de la violence étatique qui contribuent à la déshumanisation des vies des personnes noires, autochtones et de couleur.

Deuxièmement, des pistes alternatives ont déjà été tracées dans notre discipline. En revisitant les travaux de Zora Neale Hurston et d'Ella Cara Deloria, tout en nous appuyant sur les travaux en cours, nous pouvons esquisser une nouvelle généalogie de l'anthropologie à la lumière des exclusions qu'opère celle-ci dans les domaines de l'université, de l'édition et de la citation. Des approches telles que l'abduction critique et l'engagement intersubjectif peuvent nous aider à construire une autre archive de savoirs qui sera essentielle pour réécrire l'histoire de notre discipline. En tant que principe fondamental de l'humanisme radical, l'abduction peut devenir une composante centrale des méthodes ethnographiques, offrant une occasion unique de repenser la discipline.

Troisièmement, en faisant imploser le positivisme et son cadre par lequel les objets sont des « choses » en attente d'être trouvées, découvertes, ou encore conservées et examinées avec certitude, l'humanisme radical ouvre des perspectives pour une nouvelle praxis éthico-politique. Cette formulation alternative permettra non seulement de re-situer la vérité, mais aussi de préserver l'inscription contextuelle de l'intersubjectivité.

Dans un contexte où se multiplient les appels à repenser les héritages hégémoniques et les structures d'engagement de l'anthropologie, j'ai raconté l'histoire des enchevêtrements violents entre l'appareil disciplinaire de l'État et l'appareil disciplinaire de la science. Nous avons vu que ces domaines disciplinaires ne sont pas sans rapport avec l'enchevêtrement historique qui relie l'anthropologie à l'objectivation des corps noirs et racisés, aux « morts noirs » et au maintien de la suprématie blanche dans les méthodes de déploiement, les techniques de représentation et les modes de savoir qui préservent la fiction du sujet connaissable. En opposition à cela, j'ai tenté de troubler la notion du sujet libéral stable et connaissable qui domine en anthropologie, une discipline dont l'humanisme exclut d'autres façons d'être dans le monde (Mignolo et Walsh 2018). J'ai également montré qu'une *pratique radicalement humaniste offre d'autres outils pour reconceptualiser cette discipline en désarroi*. Cette reconceptualisation peut fournir les principes nécessaires pour dépasser nos traditions de distanciation et de détachement — principes qui sont en adéquation avec les travaux que je mène avec Deborah Thomas et la *Radical Humanism Initiative*, avec le soutien de la Fondation Wenner-Gren.

#### *Vers un humanisme radical en anthropologie*

Lorsque l'on examine le projet des Lumières, dont les principes ont donné naissance au type d'humanisme qui est au cœur des interventions

anthropologiques du XX<sup>e</sup> siècle, on constate l'hégémonie des *mondations* européennes particulières qui ont engendré les formules narratives sous-jacentes au positivisme anthropologique. En tant que philosophie occidentale, l'humanisme a été conceptualisé entre le XIV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle à l'époque de la Renaissance et de la révolution copernicienne (Clarke et Thomas, 2021). Son émergence découle d'une tentative de prise en compte de la raison et de la rationalité à travers une forme d'universalisme qui a remplacé les conceptions théologiques de la causalité par une nouvelle idée de « l'Homme » comme sujet politique séculier. Ce processus a impliqué ce que Sylvia Wynter (2003) a appelé la « colonialité », à savoir la conquête d'un groupe par un autre et la prise de contrôle totale du système par lequel on produit des savoirs, des notions de valeur, des idées sur la politique et des sensibilités vis-à-vis de la hiérarchie (voir également Copson 2015 ; da Silva 2007, 2017). Pour Wynter, les formes d'universalisme issues de la colonialité ont nécessité un cadre tourné vers l'extérieur pour penser le soi. Ce cadre se fondait à la fois sur la mission d'évangélisation de l'Église chrétienne et sur la mission impérialiste de l'État à travers les outils de la science occidentale. Par extension, l'humanisme est au cœur de ce que Michel Rolph Trouillot a appelé le projet de l'Occident, projet qui a facilité la constitution d'un « Autre » contre lequel le « nous » européen s'est construit tout en produisant un système d'ordre disciplinaire qui a séparé la nature de la culture (de la Cadena 2010). En définitive, l'humanisme a légitimé les hiérarchies humaines créées dans et à travers les nouvelles formes de production et d'organisation du travail qui sont apparues dans le soi-disant « Nouveau Monde » avec le développement de l'agriculture de plantation. Le mécanisme de cette « Altérisation » était la race, principe de classification et outil de domination moderne devenu la modalité séculaire de l'organisation de l'inégalité, du mépris des formes de savoir autochtones et de la justification de l'esclavage. Au cœur de l'humanisme du XX<sup>e</sup> siècle résidait un impérialisme séculaire fondé sur la suprématie blanche qui opérait au sein d'approches méthodologiques exclusives.

À l'inverse, l'humanisme radical favorise une praxis de l'égalité, de la connexion et du devenir qui permet de dépasser la conception anthropologique du sujet libéral connaissable et réductible aux unités culturelles et aux données ethnographiques. Une anthropologie radicalement humaniste s'éloigne donc de l'humanisme et de l'universalisme des siècles précédents, lesquels n'ont jamais abandonné la distinction sujet/objet et sont restés empêtrés dans les hiérarchies de certitude positiviste. En adoptant un humanisme critique qui met en avant

la vie éthique et politique de nos « interlocuteurs », nous pouvons prendre au sérieux l'appel à abandonner les présupposés libéraux de l'anthropologie. Ce projet implique de mettre en lumière les connexions et de rejeter l'hypothèse selon laquelle les individus sont des « sujets » connaissables aux motivations internes et vies sociales transparentes. Nous pouvons au contraire utiliser l'abduction pour inscrire les mondes de vie des gens dans les formes de bricolage et de contradiction qui constituent leur existence dynamique.

Cet appel à un humanisme radical se distingue par le fait qu'il souligne l'urgence de nous éloigner des outils du positivisme, lesquels ont détaché la science de l'humanité et produit la distanciation dans la pratique anthropologique. À rebours du positivisme, l'humanisme radical implique de défaire la cohérence fictive des logiques des sciences sociales et de refuser la prétention de la modernité à établir des normes institutionnelles qui donnent lieu à des formes de savoir centrées sur le Nord global. Aujourd'hui, les étudiants et le corps professoral demandent que cesse la valorisation d'un champ dominé par la suprématie blanche institutionnelle, laquelle a non seulement ordonné les écrits, les pratiques et les principes anthropologiques, mais a aussi façonné les modes de pensée qui déterminent la validité du savoir anthropologique. Au même moment, dans le Sud global, dans les salles de classe du Nord et du Sud, dans les laboratoires et dans les espaces publics, les outils et les méthodes de l'anthropologie se voient reformulés ou abandonnés alors que les modes de savoir sur lesquels ils reposent sont déstabilisés. On constate ainsi que la décolonisation de l'anthropologie implique bien plus que de repenser la façon dont la discipline pose la relation entre théorie et pratique. Elle *appelle à une nouvelle politique de l'éthique, une politique de l'engagement*, une politique de la pratique et de l'humanité qui n'ait pas pour seul effet de consolider le pouvoir et le savoir à travers le « non-savoir » du détachement positiviste.

Je soutiens que l'anthropologie – ses méthodes et son canon – a joué et continue de jouer un rôle dans ce non-savoir. Or, cela doit et peut changer. Nous pouvons reformuler notre manière d'envisager la discipline. Nous pouvons réapprendre sa logique et l'enseigner à travers ses exclusions. L'humanisme radical – conçu comme le dépassement du sujet libéral atomisé et connaissable (voir aussi la *Radical Humanism Initiative*) – peut nous y conduire, car il permet de contester et de démonter les mécanismes de distanciation qui ont constitué la discipline et nos différents mondes par la même occasion. En ouvrant la voie à une anthropologie de la connexion, l'éthique et une politique de l'*attachement*

peut nous aider à repenser les logiques qui sous-tendent le détachement et les histoires que nous racontons à leur sujet.

**Kamari Clarke,**

*University of Toronto,*

Kamari.clarke@utoronto.ca

## Remerciements

Je remercie la CASCA d'avoir commandé ce texte pour la présentation inaugurale de la réunion annuelle de 2021. Je remercie tout particulièrement les personnes qui m'ont fait part de leurs commentaires et de leurs réactions – Kristin Bright, Jennifer Burrell, Lieba Fairer, Ariana Hernandez-Reguant, Sara Kendall. Mes remerciements vont également à Nicholas Smith, mon précieux assistant de recherche sur ce projet.

## Notes

- 1 Parmi les personnes tuées figurent les enfants Katricia Dotson (Tree), Netta, Delisha, Phil et Tomasa Africa et les adultes Rhonda, Teresa, Frank, CP, Conrad et John Africa (1931-1985). Seules deux personnes ont survécu : Birdie Africa, âgée de treize ans, et Ramona Africa. Après sa sortie de prison (où elle avait été incarcérée pour émeute et conspiration), Ramona Africa a cherché à obtenir justice pour sa famille. En 1996, un jury fédéral a ordonné à la ville de payer 1,5 million de dollars au civil à Ramona Africa et aux parents des onze personnes tuées dans le bombardement. En novembre 2020, la ville de Philadelphie a présenté des excuses officielles pour le bombardement de MOVE de 1985. Aucune compensation n'a accompagné ces excuses, et il est ensuite apparu que les restes de deux des enfants Africa n'avaient jamais été restitués. Après des manifestations politiques et des négociations avec la famille Africa, les restes de Tree et Delisha ont finalement été mis en terre le vendredi 7 mai 2021.
- 2 Source : <https://www.washingtonpost.com/nation/2021/04/30/philadelphia-move-bombing-bones-upenn/>
- 3 Source : <https://www.washingtonpost.com/nation/2021/04/30/philadelphia-move-bombing-bones-upenn/>. À l'occasion de la commémoration du bombardement de MOVE, la famille Africa a fait du 13 mai une journée annuelle « d'observation, de réflexion et de réengagement ». En cette journée où l'on s'attendait à trouver du réconfort dans l'inhumation finale de tous les membres de MOVE, le maire de Philadelphie a annoncé que le commissaire à la santé de la ville avait appris quelques années

auparavant que la ville était encore en possession des restes de victimes du bombardement de MOVE et qu'il avait « pris la décision d'incinérer et de se séparer [des os] » (Fitzsimons 2021).

4 Source : <https://billypenn.com/2021/04/21/move-bombing-penn-museum-bones-remains-princeton-africa/>

5 Mike Africa au *Guardian* : <https://www.theguardian.com/us-news/2021/apr/22/move-bombing-black-children-bones-philadelphia-princeton-pennsylvania>

6 La collection Morton contient plus de 1 300 crânes, dont la plupart sont les restes d'individus exhumés et volés par des pilleurs de tombes. La collection comprend également les crânes de nombreux esclaves américains. Samuel George Morton (1799-1851) était médecin et professeur d'anatomie à Philadelphie et travaillait à l'Académie des sciences naturelles. Les recherches de Morton sur les crânes visaient à établir la suprématie intellectuelle, morale et physique des Européens blancs, en particulier ceux d'ascendance allemande et anglaise. Après sa mort en 1851, l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie a racheté et élargi la collection. Celle-ci a été transférée au Penn Museum en 1966. Parmi les autres collections ostéologiques qui ont revêtu une importance historique pour la discipline de l'anthropologie physique, citons la collection Hamman-Todd, la collection Robert J. Terry et la collection Cobb. Ces collections sont composées de défunts obtenus par le biais du système médical, d'achats ou de dons dans le cas de la collection Cobb et par l'appropriation de cadavres « non réclamés » dans le cas des collections Hamman-Todd et Terry. Comme pour la collection Morton, ces collections reposent sur la marginalisation sociale des individus qui les composent (voir de la Cova 2019).

Sources : <https://www.penn.museum/sites/morton/>, <https://uh.edu/engines/epi3221.htm>, <https://www.cobbresearchlab.com/collections/overview>. Voir aussi : <https://www.theguardian.com/commentisfree/2021/may/07/decolonising-museums-isnt-part-of-a-culture-war-its-about-keeping-them-relevant>.

7 La plus tristement célèbre de ces expériences est celle de Tuskegee sur la syphilis. Cette expérience a duré quarante ans, de l'automne 1932 jusqu'à ce que des fuites dans la presse mettent fin au projet en 1972. Menée par le *Public Health Service*, elle avait recruté des hommes noirs, dont beaucoup étaient pauvres, pour les soumettre à des tests et les traiter contre le « mauvais sang » et les rhumatismes. Les participants n'étaient pas informés que l'étude portait essentiellement sur l'évolution de la syphilis, une maladie vénérienne mortelle dont étaient atteints deux tiers des participants et que l'on laissait progresser sans traitement. Les chirurgies gynécologiques expérimentales pratiquées par James Marion Sims sont un autre exemple de violence scientifique, en l'occurrence contre des femmes esclaves noires. Il en va de même pour l'extraction de cellules cervicales du corps d'Henrietta Lacks à son insu et sans son

consentement. Sources : <https://www.washingtonpost.com/news/retropolis/wp/2017/05/16/youve-got-bad-blood-the-horror-of-the-tuskegee-syphilis-experiment/>, <https://www.nature.com/articles/d41586-019-00340-5>, <https://www.nature.com/articles/d41586-020-02494-z>.

- 8 Dans une récente réflexion parue dans la *History of Anthropology Review*, Deborah Thomas explore la manière dont l'université agit comme un espace d'enfermement qui facilite la poursuite de la violence et de l'extraction coloniales. Selon Thomas, l'enfermement ne renvoie pas seulement à l'état matériel ou physique d'être contenu, mais « englobe les formes spatiales, temporelles et psychiques de restriction qui confinent notre existence et notre imagination ». Source : <https://histanthro.org/news/observations/enclosures-and-extraction/>.
- 9 Dans un entretien récent avec Jemima Pierre, Michael Blakey décrit les façons dont la race est devenue fondamentale pour le développement non seulement de l'anthropologie mais de la science en général. Blakey lie la violence du racisme scientifique à la confusion entre deux conceptions de l'objectivité. D'une part, il y a une compréhension de l'objectivité comme une référence à la centralité des objets et des preuves dans la poursuite du savoir. D'autre part, il y a une compréhension de l'objectivité comme une présomption de neutralité ou comme « la capacité d'établir des vérités universelles à partir de l'observation ». Selon Blakey, l'incapacité à distinguer entre ces deux conceptions ouvre la voie à l'exercice de la violence sur la base d'un prétendu hasard naturel. Source : <https://www.blackagenda-report.com/anthropology-racial-science-and-harvesting-black-bones-dr-michael-blakey-interviewed-dr-jemima>.
- 10 Lieu d'enfermement des esclaves africains destinés à être vendus et exportés vers l'Amérique.
- 11 Bien que Benedict et Boas aient tous deux financé les travaux de Deloria, rien ne prouve qu'ils aient essayé de l'aider à obtenir les accréditations dont elle avait besoin pour mener ses propres projets de recherche. Cela semble particulièrement évident si l'on considère que Benedict et Boas se sont donné beaucoup de mal pour soutenir d'autres chercheurs. Boas a accéléré le parcours de Benedict dans le programme de doctorat. Benedict a fréquemment obtenu des bourses pour ses étudiants (y compris Mead), mais ne semble pas l'avoir fait pour Deloria bien que celle-ci ait eu une grande expérience du travail de terrain.

## References

Allen, Jafari, and Ryan Jobson, 2016. « The Decolonizing Generation: (Race and) Theory in Anthropology since the Eighties. » *Current Anthropology*, 57 (2): 129–48.

- Anderson, Mark, 2019. *From Boas to Black Power: Racism, Liberalism, and American Anthropology*. Stanford, CA, Stanford University Press.
- Asad, Talal (dir.), 1973. *Anthropology & the Colonial Encounter*. London, Ithaca Press.
- Baker, Lee, 1998. *From Savage to Negro: Anthropology and the Construction of Race, 1896–1954*. Berkeley, University of California Press.
- . 2004. «Franz Boas out of the Ivory Tower.» *Anthropological Theory*, 4 (1): 29–51.
- Benedict, Ruth, 2005 [1934]. *Patterns of Culture*. New York, Houghton Mifflin Harcourt.
- Berman, Janet, 1996. «The Culture as It Appears to the Indian Himself: Boas, George Hunt, and the Methods of Ethnography.» In Stocking, George W. Jr. *Volksgeist as Method and Ethic: Essays on Boasian Ethnography and the German Anthropological Tradition*, p. 215–56. Madison, University of Wisconsin Press.
- Blakey, Michael L., 1999. «Scientific Racism and the Biological Concept of Race.» *Literature and Psychology*, 45 (1/2): 29–43.
- . 2020. «Understanding Racism in Physical (Biological) Anthropology.» *American Journal of Physical Anthropology*, 175 (2): 316–25.
- Boas, Franz, 1887. «The Study of Geography.» *Science* 9: 137–41.
- . (1888) 1940. «The Aims of Ethnology.» In *Race, Language and Culture*, p. 626–38. New York, Macmillan.
- . 1909. *The Kwakiutl of Vancouver Island*. Publications du Jesup North Pacific Expedition, 5, part 2: 301–22.
- . 1920. «The Methods of Ethnology.» *American Anthropologist*, 22 (4): 311–21.
- . 1932. «The Aims of Anthropological Research.» *Science* 76: 605–13.
- . (1935) 1978. «Preface.» In Zora Neale Hurston, *Mules and Men*, p. ix–x. Bloomington, Indiana University Press.
- Bochner, Arthur, 2001. «Narrative's Virtues.» *Qualitative Inquiry* 7 (2): 131–57.
- Bonnie, Sarah, et Susan Krook, 2018. «The Mentoring of Miss Deloria: Poetics, Politics, and the Test of Tradition.» *American Indian Quarterly*, 42 (3): 281–305.
- Browne, Simone, 2015. *Dark Matters: On the Surveillance of Blackness*. Durham, NC, Duke University Press.
- Candea, Matei, 2018. «Severed Roots: Evolutionism, Diffusionism and (Structural-) Functionalism.» In Candea, Matei (dir.) *Schools and Styles of Anthropological Theory*, p. 18–59. New York, Routledge.

- Cannizzo, Jeanne, 1983. « George Hunt and the Invention of Kwakiutl Culture. » *Canadian Review of Sociology/Revue canadienne de sociologie*, 20 (1): 44–58.
- Clifford, James, 1983. « On Ethnographic Authority. » *Representations* 2: 118–46.
- Copson, Andrew, 2015. « What Is Humanism? » In Copson, Andrew and A. C. Grayling (dir.) *The Wiley Blackwell Handbook of Humanism*, p. 1–33. Londres, Wiley Blackwell.
- Cotera, Maria Eugenia, 2004. « ‘All My Relatives Are Noble’ : Recovering the Feminine in Ella Cara Deloria’s *Waterlily*. » *American Indian Quarterly*, 28 (1/2): 52–72.
- . 2008. *Native Speakers: Ella Deloria, Zora Neale Hurston, Jovita Gonzalez, and the Poetics of Culture*. Austin, University of Texas Press.
- da Silva, Denise Ferreira, 2007. *Toward a Global Idea of Race*. Minneapolis, University of Minnesota Press.
- . 2017. « The Banalization of Racial Events. » *Theory & Event*, 20 (1): 61–65.
- Darnell, Regna, 2001. *Invisible Genealogies: A History of Americanist Anthropology*. Lincoln, University of Nebraska Press.
- de la Cadena, Marisol, 2010. « Indigenous Cosmopolitics in the Andes: Conceptual Reflections beyond ‘Politics.’ » *Cultural Anthropology*, 25 (2): 334–70.
- de la Cova, Carlina, 2019. « Marginalized Bodies and the Construction of the Robert J. Terry Anatomical Skeletal Collection: A Promised Land Lost. » In Mant, Madeleine et Alyson Jaagumägi Holland (dir.) *Bioarchaeology of Marginalized People*, p. 133–55. Londres, Academic Press.
- Deloria, Ella Cara, 1932. *Franz Boas Papers*. Philadelphia, PA, American Philosophical Society.
- . 2009. *Waterlily*. Lincoln, University of Nebraska Press.
- Derrida, Jacques, 2001. *The Work of Mourning*. Dirigé par Pascale-Anne Brault et Michael Naas. Chicago, University of Chicago Press.
- DiGangi, Elizabeth A., et Jonathan Bethard, 2021. « Uncloaking a Lost Cause: Decolonizing Ancestry Estimation in the United States. » *American Journal of Physical Anthropology*, 175 (2): 422–36.
- Doucet Battle, James, 2016. « Sweet Salvation: One Black Church, Diabetes Outreach, and Trust. » *Transforming Anthropology*, 24 (2): 125–35. <https://doi.org/10.1111/traa.12073>.

- Fabian, Johannes, 1983. *Time and the Other: How Anthropology Makes its Object*. New York, Columbia University Press.
- Finn, Janet, 1993. «Ella Cara Deloria and Mourning Dove: Writing for Culture, Writing against the Grain.» *Critique of Anthropology*, 13 (4): 335–49.
- Fitzsimons, Tim, 2021. «Philadelphia Health Commissioner Resigns after Cremating MOVE Bombing Remains.» *NBC News*, consulté le 13 mai. <https://www.nbcnews.com/news/us-news/philadelphia-health-commissioner-resigns-after-cremating-move-bombing-remains-n1267316>.
- Gardner, Susan, 2003. «‘Though it Broke My Heart to Cut Some Bits I Fancied’: Ella Deloria’s Original Design for *Waterlily*.» *American Indian Quarterly*, 27 (3/4): 667–96.
- . 2009. «Introduction.» *In Ella Cara Deloria, Waterlily*. Lincoln, University of Nebraska Press.
- Geertz, Clifford, 1973. *The Interpretation of Cultures*. New York, Basic Books.
- Goldenweiser, Alexander, 1933. *History, Psychology and Culture*. New York, Knopf.
- Goodson, Ivor, et Scherto Gill. 2011. «The Narrative Turn in Social Research.» *Counterpoints*, 386: 17–33.
- Harrison, Faye V., 1990 «‘Three Women, One Struggle’: Anthropology, Performance, and Pedagogy.» *Transforming Anthropology*, 1 (1): 1–9.
- . 1995. «The Persistent Power of ‘Race’ in the Cultural and Political Economy of Racism.» *Annual Review of Anthropology*, 24 (1): 47–74.
- . (dir.), 2011. *Decolonizing Anthropology: Moving Further toward an Anthropology for Liberation*, 3<sup>ième</sup> édition. American Anthropological Association.
- Harrison, Faye V. et Ira Harrison, (dir.). 1999. *African American Pioneers in Anthropology*. Urbana, University of Illinois Press.
- Harrison, Faye V. et Donald Nonini, 1992. «Introduction to W. E. B. Du Bois.» *Critique of Anthropology*, 12 (3): 229–37.
- Hartman, Saidiya, 2019. *Wayward Lives, Beautiful Experiments: Intimate Histories of Riotous Black Girls, Troublesome Women, and Queer Radicals*. New York, W. W. Norton.
- Hicks, Dan, 2013. «Four-Field Anthropology: Charter Myths and Time Warps from St. Louis to Oxford.» *Current Anthropology* 54, no. 6: 753–63.

- Hill, Lynda, 1993. « Social Rituals and The Verbal Art of Zora Neale Hurston. » Thèse de doctorat, New York University.
- Hurston, Zora Neale, (1934) 2020. « Characteristics of Negro Expression. » In *Within the Circle*, p. 79–94. Durham, NC, Duke University Press.
- . 1934. *Franz Boas Papers*. Philadelphia, PA, American Philosophical Society.
- . (1935) 1978. *Mules and Men*. Bloomington, Indiana University Press.
- . (1943) 2019. *High John De Conquer*. Rockville, MD, Wildside Press.
- . 2002. *Zora Neale Hurston: A Life in Letters*. Edited by Carla Kaplan. New York, Doubleday.
- . 2018. *Barracoon: The Story of the Last Black Cargo*. New York, Amistad.
- Jackson, Zakiyyah Iman, 2020. *Becoming Human: Matter and Meaning in an Antiracist World*. New York, NYU Press.
- Kalos-Kaplan, Elizabeth, 2016. « ‘Making a Way out of No Way’: Zora Neale Hurston’s Hidden Discourse of Resistance. » Thèse de doctorat, Tulane University.
- Kovach, Margaret, 2021. *Indigenous Methodologies: Characteristics, Conversations, and Contexts*. Toronto, University of Toronto Press.
- Kroeber, A. L., 1943. « Franz Boas: 1858–1942. » *Memoirs of the American Anthropological Association* 61.
- Lacy, Sarah A., et Ashton Rome, 2017. « (Re)Politicizing the Anthropologist in the Age of Neoliberalism and #Blacklivesmatter. » *Transforming Anthropology*, 25 (2): 171–84. <https://doi.org/10.1111/traa.12115>.
- Law, John, 2015. « What’s Wrong with a One-World World? » *Distinktion: Scandinavian Journal of Social Theory*, 16 (1): 126–39.
- Li, Darryl, 2021. « Genres of Universalism: Reading Race into International Law, with Help from Sylvia Wynter. » *UCLA Law Review*, 67 (6): 1686–1719.
- McKittrick, Katherine, 2020. *Dear Science and Other Stories*. Durham, NC, Duke University Press.
- Meisenhelder, Susan, 2001. *Hitting a Straight Lick with a Crooked Stick: Race and Gender in the Work of Zora Neale Hurston*. Tuscaloosa, University of Alabama Press.
- Mignolo, Walter, 2015. « Sylvia Wynter: What Does it Mean to be Human? » In McKittrick, Katherine (dir.) *Sylvia Wynter: On Being Human as Praxis*, p.106–23. Durham, NC, Duke University Press.

- Mignolo, Walter et Catherine E. Walsh, 2018. *On Decoloniality: Concepts, Analytics, Praxis*. Durham, NC, Duke University Press.
- Mikell, Gwen, 1999. «Feminist and Black Culture in the Ethnography of Zora Neale Hurston.» In Harrison, Faye et Ira Harrison (dir.) *African American Pioneers in Anthropology*, p. 51–69. Urbana, University of Illinois Press.
- Mitchell, Paul W., 2021. «Editor’s Introduction: The Morton Cranial Collection and Legacies of Scientific Racism in Museums.» *History of Anthropology Review*, 45. <https://histanthro.org/news/observations/editors-introduction-morton/>.
- Omura, Keiichi, Grant Jun Otsuki, Shiho Satsuka, et Atsuro Morita (dir.), 2018. *The World Multiple: The Quotidian Politics of Knowing and Generating Entangled Worlds*. New York, Routledge.
- Ortner, Sherry B., 1984. «Theory in Anthropology since the Sixties.» *Comparative Studies in Society and History*, 26 (1): 126–66.
- Peirce, Charles Sanders, 1998. *The Essential Peirce: Selected Philosophical Writings 2*. Indianapolis, Indiana University Press.
- Radin, Paul, 1933. *The Method and Theory of Ethnology*. New York, McGraw-Hill.
- Reichertz, Jo, 2004. «Abduction, Deduction and Induction in Qualitative Research» In Flick, Uwe, Ernst Von Kardoff, et Ines Steinke (dir.) *A Companion to Qualitative Research*, p. 159-164. London, Sage Publications.
- Roscoe, Paul, 1995. «The Perils of ‘Positivism’ in Cultural Anthropology.» *American Anthropologist*, 97 (3): 492–504.
- Rothchild, Irving, 2006. «Induction, Deduction, and the Scientific Method: An Eclectic Overview of the Practice of Science.» Madison, WI: Society for the Study of Reproduction. [https://higherlogicdownload.s3.amazonaws.com/SSR/fbd87d69-d53f-458a-8220-829febf990b/UploadedImages/Documents/rothchild\\_scimethod.pdf](https://higherlogicdownload.s3.amazonaws.com/SSR/fbd87d69-d53f-458a-8220-829febf990b/UploadedImages/Documents/rothchild_scimethod.pdf).
- Sharpe, Christina, 2016. *In the Wake: On Blackness and Being*. Durham, NC, Duke University Press.
- Smedley, Audrey, 1993. *Race in North America: Origin and Evolution of a Worldview*. Boulder, CO, Westview Press.
- . 1998. «‘Race’ and the Construction of Human Identity.» *American Anthropologist*, 100 (3): 690–702.

- Sondheim, Stephen, 1970. « The Anthropologist as Hero. » In Hayes, E. N. et T. Hayes (dir.) *Claude Lévi-Strauss: The Anthropologist as Hero*, p. 184–96. Cambridge, MA, MIT Press.
- Spier, Lesli, 1943. « Franz Boas and Some of his Views. » *Acta Americana* 1 : 108–27.
- Stocking, George W. Jr., 1992. *The Ethnographer's Magic and Other Essays in the History of Anthropology*. Madison, University of Wisconsin Press.
- Teslow, Tracy, 2014. *Constructing Race: The Science of Bodies and Cultures in American Anthropology*. New York, Cambridge University Press.
- Trouillot, Michel-Rolph, 2003. « Anthropology and the Savage Slot: The Poetics and Politics of Otherness. » In *Global Transformations*, p. 7–28. New York, Palgrave Macmillan.
- Urry, John, 1972. « 'Notes and Queries on Anthropology' and the Development of Field Methods in British Anthropology, 1870–1920. » *Proceedings of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, p. 45–57.
- Washington, Harriet A., 2006. *Medical Apartheid: The Dark History of Medical Experimentation on Black Americans from Colonial Times to the Present*. New York, Doubleday Books.
- White, Leslie, 1963. *The Ethnography and Ethnology of Franz Boas*. Austin, TX, Texas Memorial Museum.
- Willis, William, 1972. « Skeletons in the Anthropological Closet. » In Hymes, Dell (dir.) *Reinventing Anthropology*, p. 121–52. New York, Random House.
- Williams, Vernon J., Jr., 1996. *Rethinking Race: Franz Boas and his Contemporaries*. Lexington, University Press of Kentucky.
- Wolf, Eric, 1982. *Europe and the People Without History*. Berkeley, University of California Press.
- Wynter, Sylvia, 2001. « Towards the Sociogenic Principle: Fanon, Identity, the Puzzle of Conscious Experience, and What it is Like to Be 'Black.' » In Durán-Cogan, Mercedes F. et Antonio Gómez-Moriana (dir.) *National Identities and Sociopolitical Changes in Latin America*, p. 30–66. New York, Routledge.
- . 2003. « Unsettling the Coloniality of Being/Power/Truth/Freedom: Towards the Human, after Man, Its Overrepresentation—An argument. » *CR: The New Centennial Review*, 3 (3): 257–337.